

le journal intime

Le journal intime : du réel au fictif, de la lecture à
l'écriture

Cahier de Textes

Françoise Chatelain

Chargée de mission

Courriel : francoise.chatelain@skynet.be

Sites Web : <http://users.skynet.be/litterature>
<http://www.enseignement.be>

Texte 1

Albert Camus, début de *L'Étranger*

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

Albert Camus, *L'étranger*, 1957

Texte 2

André Maurois, extrait d'*Olympio, ou la vie de V. Hugo*

Journal de Juliette Drouet, 9 septembre 1843 :

« Sur une espèce de grande place, nous voyons écrit en grosses lettres : CAFÉ DE L'EUROPE. Nous y entrons. Le café est désert à cette heure de la journée. Il n'y a qu'un jeune homme, à la première table à droite, qui lit un journal et qui fume, vis-à-vis la dame de comptoir, à gauche. Nous allons nous placer tout à fait dans le fond, presque sous un petit escalier en colimaçon décoré d'une rampe en calicot rouge. Le garçon apporte une bouteille de bière et se retire. Sous une table, en face de nous, il y a plusieurs journaux. Toto en prend un, au hasard, et moi je prends *Le Charivari*. J'avais eu à peine le temps d'en regarder le titre que mon pauvre bien-aimé se penche brusquement sur moi et me dit d'une voix étranglée, en me montrant le journal qu'il tient à la main : « Voilà qui est horrible ! » Je lève les yeux sur lui : jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai l'expression de désespoir sans nom de sa noble figure. Je venais de le voir souriant et heureux et, en moins d'une seconde, sans transition, je le retrouvais foudroyé. Ses pauvres lèvres étaient blanches ; ses beaux yeux regardaient sans voir. Son visage et ses cheveux étaient mouillés de pleurs. Sa pauvre main était serrée contre son cœur, comme pour l'empêcher de sortir de sa poitrine. Je prends l'affreux journal et je lis... »¹

Ce que *Le Siècle* racontait était un affreux accident arrivé, le lundi 4 septembre, à Villequier. Léopoldine et son mari avaient quitté Le Havre l'avant-veille, pour passer la fin de la semaine à Villequier. Ils y avaient retrouvé l'oncle Pierre Vacquerie, ancien capitaine de navire, et le fils de celui-ci, Arthus, petit garçon de onze ans. « Le dimanche après-midi arriva à quai un canot de course que Charles faisait remonter du Havre. C'était une fantaisie de son oncle. Il l'avait fait construire dans un chantier naval, sur des plans qu'il avait conçus. Charles avait gagné avec ce bateau un premier prix, aux régates d'Honfleur. Le canot portait deux grandes voiles auriques, qui lui donnaient sous le vent une grande vitesse, mais la coque était légère, trop légère pour la navigation courante en Seine. Il se proposait de l'essayer, le lendemain matin, pour aller à Caudebec, chez maître Bazire, son notaire, qui l'attendait... »²

La matinée du lundi fut belle. Pas un souffle d'air ; pas une ride sur l'eau ; brume matinale. Il avait été convenu la veille que Léopoldine accompagnerait son mari, son oncle et son cousin. Mais sa belle-mère, inquiète de l'extrême légèreté du canot, lui déconseilla cette promenade. Les deux hommes et l'enfant partirent sans elle, puis revinrent presque aussitôt. Le canot dansait et ils le lestèrent de deux grosses pierres plates. Cette fois, Léopoldine fut tentée. Elle les pria de l'attendre, passa en hâte une robe de mousseline rouge quadrillée et embarqua. Le voyage d'aller, très court, fut sans histoire.

On devait ramener maître Bazire à Villequier, pour le déjeuner. Il proposa sa

¹ Bibliothèque nationale, département des manuscrits. N. a. f. 24794, foc 175 (verso) et 176. L'hebdomadaire *Arts* a publié un fragment de ce Journal inédit de Juliette Drouet, dans son numéro du 10-16 juillet 1952, p.12.

² André Dubuc, *Villequier dans la vie et l'œuvre de Victor Hugo*, p. 29.

voiture ; ce canot ne lui disait rien qui vaille. Pour le rassurer, Charles et l'oncle Pierre lestèrent davantage l'embarcation, avec des blocs de grès entreposés sur le quai de Caudebec. Le notaire, à contre-cœur, les accompagna, mais, comme le canot dansait plus que jamais, se fit débarquer à la hauteur de la chapelle *Barrey-va* en déclarant qu'il terminerait la route à pied. « On repartit. Le vent jouait dans les voiles. Quelques minutes après, d'un seul coup, un peu de vent qui jouait aussi entre une colline et le fleuve retourna la barque ; alors les pierres, installées là pour protéger le petit bateau, se mirent en marche et jouèrent à le déséquilibrer davantage. Choses, éléments, tout avait trahi ses promesses. Entre le bonheur et le malheur, la partie avait été jouée et perdue. Seul des passagers, Charles Vacquerie, excellent nageur, se débattait autour de la coque renversée pour essayer de sauver sa femme. Elle se cramponnait au canot. Il s'exténua en vain. Alors, très simplement, lui qui ne l'avait jamais quittée se laissa couler pour l'accompagner cette fois encore...³ » Ce fut Auguste Vacquerie qui, tard dans la nuit, apprit la catastrophe à Mme Victor Hugo. Il la fit partir pour Paris, le mardi ; « avec les trois enfants qui lui restaient, sans qu'elle s'arrêtât à Villequier pour la pénible cérémonie des obsèques ».

Par un geste sentimental et romantique, les deux jeunes mariés furent enterrés dans le même cercueil. On les porta, à dos d'homme, de la maison blanche au petit cimetière voisin de l'église.

Victor Hugo à Louise Bertin, Saumur, 10 septembre 1843 : « J'aimais cette pauvre enfant plus que les mots ne le peuvent dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante. C'était la plus douce et la plus gracieuse femme. O mon Dieu ! que vous ai-je fait ?...⁴ » Car Hugo était, « qu'il s'agit des secrets de l'univers ou des petits sous », habitué aux bilans et se demandait « si le père ne payait pas pour l'amant qui avait cessé de veiller sur les siens ? » Aussi prit-il, pour quelque temps, en aversion Juliette Drouet et courut-il « se blottir près de sa femme⁵ ». Du sinistre Café de l'Europe, à Soubise, il lui avait écrit : « Pauvre femme, ne pleure pas. Résignons-nous. C'était un ange. Rendons-le à Dieu. Hélas ! elle était trop heureuse. Oh ! je souffre bien. Il me tarde de pleurer avec toi et avec nos trois pauvres enfants bien-aimés. Ma Dédé chérie, aie du courage, et vous tous. Je vais arriver ; nous allons pleurer ensemble, mes pauvres bien-aimés. À bientôt. À tout à l'heure, mon Adèle chérie. Que cet affreux coup, du moins, resserre et rapproche nos cœurs qui s'aiment !...⁶ » Dans la diligence qui le ramenait à Paris, il nota sur son carnet quelques vers isolés :

Je suis, lorsque je pense, un poète, un esprit,
 Mais, sitôt que je souffre, hélas ! je suis un homme !...
 Quand tu la contemplais, cette Seine si belle,
 Rien ne te disait donc : « Ce sera ton tombeau ? »⁷

André MAUROIS, *Olympio ou la Vie de V. Hugo*, 1954.

³ Jacques-Henry BORNECQUE, *Les leçons de Villequier*, article publié dans *Le Monde*, numéro du 4 octobre 1952, p. 9.

⁴ Victor Hugo, *Correspondance*, t. I. p. 612.

⁵ Jacques-Henry BORNECQUE, *Les leçons de Villequier*, article publié dans *Le monde*, numéro du 4 octobre 1952, p. 9.

⁶ Lettre publiée par Maurice LEVAILLANT dans la *Revue des flux Mondes*, numéro du 1er mai 1930, p. 175.

⁷ Victor Huon. *Carnet de 1843. — Alpes et Pyrénées (En voyage, t. II, p. 592).*

Texte 3

①Rousseau

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, 1782-1789

②Chateaubriand

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher du hameau, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des

yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête.

Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

Chateaubriand, *René*, 1802

③ Nina Bouraoui

Je coupe mes cheveux. Je jette mes robes. Je cours vite. Je tombe souvent. Je me relève toujours. Ne pas être algérienne. Ne pas être française. C'est une force contre les autres. Je suis indéfinie. C'est une guerre contre le monde. Je deviens inclassable. Je ne suis pas assez typée. « Tu n'es pas une Arabe comme les autres. » Je suis trop typée. « Tu n'es pas française. » Je n'ai pas peur de moi. Ma force contre la haine. Mon silence est un combat. J'écrirai aussi pour ça. J'écrirai en français en portant un nom arabe. Ce sera une désertion. Mais quel camp devrais-je choisir ? Quelle partie de moi brûler ? [...]

De mère française. De père algérien. Je sais les odeurs, les sons, les couleurs. C'est une richesse. C'est une pauvreté. Ne pas choisir c'est être dans l'errance. Mon visage algérien. Ma voix française. J'ai l'ombre de ma lumière. Je suis l'une contre l'autre. J'ai deux éléments, agressifs. Deux jalousies qui se dévorent. Au lycée français d'Alger, je suis une arabisante. Certains professeurs nous placent à droite de leur classe. Opposés aux vrais Français. Aux enfants de coopérants. Le professeur d'arabe nous place à gauche de sa classe. Opposés aux vrais Algériens. La langue arabe ne prend pas sur moi. C'est un glissement.

Écrire rapportera cette séparation. Auteur français ? Auteur maghrébin ? Certains choisiront pour moi. Contre moi. Ce sera encore une violence.

Nina Bouraoui, *Garçon manqué*, 2000.

④ Proust

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor?, la rivalité de François Ier et de Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas

ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsycose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

Marcel Proust, « Du côté de chez Swann », *À la recherche du temps perdu*, 1913.

⑤ Chateaubriand

Chapitre 14 Mes derniers rapports avec Bonaparte

Puisque c'est ma propre vie que j'écris en m'occupant de celles des autres, grandes ou petites, je suis forcé de mêler cette vie aux choses et aux hommes, quand par hasard elle est rappelée. Ai-je traversé d'une traite, sans m'y arrêter jamais, le souvenir du déporté qui, dans sa prison de l'Océan, attendait l'exécution de l'arrêt de Dieu ? Non.

La paix que Napoléon n'avait pas conclue avec les rois ses geôliers, il l'avait faite avec moi : j'étais fils de la mer comme lui, ma nativité était du rocher comme la sienne. Je me flatte d'avoir mieux connu Napoléon que ceux qui l'ont vu plus souvent et approché de plus près.

Napoléon à Sainte-Hélène, cessant d'avoir à garder contre moi sa colère, avait renoncé à ses inimitiés ; devenu plus juste à mon tour, j'écrivis dans le *Conservateur* cet article :

« Les peuples ont appelé Bonaparte un fléau ; mais les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux divin dont ils émanent : *Ossa arida... dabo vobis spiritum et vivetis*⁸. "Ossements arides... je vous donnerai mon souffle et vous vivrez." Né dans une île pour aller mourir dans une île, aux limites de trois continents ; jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se peut remuer sur son rocher que nous n'en soyons avertis par une secousse ; un pas du nouvel Adamastor⁹ à l'autre pôle se fait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se retirait aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan suffiraient pour troubler les peuples de l'ancien monde : sa seule présence sur le rivage

⁸ Citation du *Livre d'Ézéchiel* (dans la Bible, *Ancien testament*).

⁹ Géant, personnification du Cap de Bonne-Espérance

américain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé. »

Cet article parvint à Bonaparte à Sainte-Hélène ; une main qu'il croyait ennemie versa le dernier baume sur ses blessures, il dit à M. de Montholon :

« Si, en 1814 et 1815, la confiance royale n'avait point été placée dans des hommes dont l'âme était détremée par des circonstances trop fortes, ou qui, renégats à leur patrie, ne voient de salut et de gloire pour le trône de leur maître que dans le joug de la Sainte Alliance¹⁰ ; si le duc de Richelieu, dont l'ambition fut de délivrer son pays de la présence des baïonnettes étrangères, si Chateaubriand, qui venait de rendre à Gand d'éminents services, avaient eu la direction des affaires, la France serait sortie puissante et redoutée de ces deux grandes crises nationales. Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare : tant d'autres y ont trouvé leur perte ! Mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie, et qu'il eût repoussé avec indignation ces actes infamants de l'administration d'alors. »

Telles ont été mes dernières relations avec Bonaparte. Pourquoi ne conviendrais-je pas que ce jugement *chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse*¹¹ ? Bien de petits hommes à qui j'ai rendu de grands services ne m'ont pas jugé si favorablement que le géant dont j'avais osé attaquer la puissance.

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1841

©Primo Levi

Une femme avait passé tout le voyage à mes côtés, pressée comme moi entre un corps et un autre corps. Nous nous connaissions de longue date, et le malheur nous avait frappés ensemble, mais nous ne savions pas grand-chose l'un de l'autre. Nous nous dîmes alors, en cette heure décisive, des choses qui ne se disent pas entre vivants. Nous nous dîmes adieu, et ce fut bref: chacun prit congé de la vie en prenant congé de l'autre. Nous n'avions plus peur.

Et brusquement ce fut le dénouement. La portière s'ouvrit avec fracas; l'obscurité retentit d'ordres hurlés dans une langue étrangère, et de ces aboiements barbares naturels aux Allemands quand ils commandent, et qui semblent libérer une hargne séculaire. Nous découvrîmes un large quai, éclairé par des projecteurs. Un peu plus loin, une file de camions. Puis tout se tut à nouveau. Quelqu'un traduisit les ordres: il fallait descendre avec les bagages et les déposer le long du train. En un instant, le quai fourmillait d'ombres; mais nous avions peur de rompre le silence, et tous s'affairaient autour des bagages, se cherchaient, s'interpellaient, mais timidement, à mi-voix.

Une dizaine de SS, plantés sur leurs jambes écartées, se tenaient à distance, l'air indifférent. À un moment donné, ils s'approchèrent, et sans élever la voix, le

¹⁰ Sainte Alliance : alliance signée en 1815 entre Alexandre I^{er} (empereur de Russie), François Ier (empereur d'Autriche), et Frédéric-Guillaume III (roi de Prusse) pour la défense des « préceptes de la justice, de la charité chrétienne et de la paix.

¹¹ *chatouille [...] faiblesse* : citation extraite de *l'Iphigénie* de Racine (acte I, scène 1).

visage impassible, ils se mirent à interroger certains d'entre nous en les prenant à part, rapidement: « Quel âge ? En bonne santé ou malade ? » et selon la réponse, ils nous indiquaient deux directions différentes.

Tout baignait dans un silence d'aquarium, de scène vue en rêve. Là où nous nous attendions à quelque chose de terrible, d'apocalyptique, nous trouvions, apparemment, de simples agents de police. C'était à la fois déconcertant et désarmant. Quelqu'un osa s'inquiéter des bagages: ils lui dirent: « bagages, après »; un autre ne voulait pas quitter sa femme: ils lui dirent « après, de nouveau ensemble »; beaucoup de mères refusaient de se séparer de leurs enfants: ils leur dirent « bon, bon, rester avec enfants ». Sans jamais se départir de la tranquille assurance de qui ne fait qu'accomplir son travail de tous les jours; mais comme Renzo s'attardait un peu trop à dire adieu à Francesca, sa fiancée, d'un seul coup en pleine figure ils l'envoyèrent rouler à terre: c'était leur travail de tous les jours.

En moins de dix minutes, je me trouvai faire partie du groupe des hommes valides. Ce qu'il advint des autres, femmes, enfants, vieillards, il nous fut impossible alors de le savoir: la nuit les engloutit, purement et simplement. Aujourd'hui pourtant, nous savons que ce tri rapide et sommaire avait servi à juger si nous étions capables ou non de travailler utilement pour le Reich; nous savons que les camps de Buna-Monowitz et de Birkenau n'accueillirent respectivement que quatre-vingt-seize hommes et vingt-neuf femmes de notre convoi et que deux jours plus tard il ne restait de tous les autres – plus de cinq cents – aucun survivant. Nous savons aussi que même ce semblant de critère dans la discrimination entre ceux qui étaient reconnus aptes et ceux qui ne l'étaient pas ne fut pas toujours appliqué, et qu'un système plus expéditif fut adopté par la suite: on ouvrait les portières des wagons des deux côtés en même temps, sans avertir les nouveaux venus ni leur dire ce qu'il fallait faire. Ceux que le hasard faisait descendre du bon côté entraient dans le camp; les autres finissaient à la chambre à gaz.

Primo Levi, *Si c'est un homme*, 1947.

⑦Doubrovsky

(sic)

Aujourd'hui, beaucoup de livres à emporter: Sacoche énorme. En tas sur la table. Du rayon depuis hier sortis. Refeuilletés. Mauron, Barthes. Dos à dos, deux à deux, les déposer dans la besace cabossée. Ventre à bouquins, engrossé par quinze ans de classes, trimbalé de salle en salle, boulingueur de continent en continent. Je le referme. Tire la languette entre les poignées, jusqu'au déclic du fermoir. Sur le cuir brun, racorni, J.S.D., armoiries dédorées, s'efface.

à ton silence à ta nuit retournéeavant-hierdans mon casier à mon bureau TA
LETTREd'un coup au cœur revenue ma revenante maintenant me hantes.

Serge Doubrovsky, *Fils*, 1977

Texte 4

Amiel, Extrait du *Journal*

Lundi 22 janvier [18]66

(9 ½ heures matin.) Je vois avec douleur ma mémoire devenir infidèle, lacunière¹², labile. Les noms propres m'échappent maintenant avec une facilité déplorable, et la débandade se met dans mes nomenclatures de tous les ordres. L'âge du retour, du déclin, de la désagrégation a commencé pour moi. L'effet est d'autant plus sensible que je n'ai aucune gymnastique quotidienne de mes facultés, comme j'en ai pour mes muscles et mes nerfs. Je manque de cohésion, de consistance, de suite, tous mes élans ne sont que des velléités, mes efforts ne sont que des coups de collier. Aussi je n'aboutis à rien.

On n'aboutit à rien sans se continuer.

À peine si ma journée fait un ensemble; ma semaine, mon mois, mon année n'en font point. Toutes mes lectures, mes heures de travail, mes pensées et mes volontés s'émiettent, s'éparpillent, s'égrènent, sans réussir à faire une pyramide ou même un collier. Les bagatelles me dévorent. Je ne vis qu'au jour le jour, comme on fait en voyage, dans l'intérim entre deux situations réglées, ou dans une courte vacance d'écolier. Sans mes cours à l'Académie et mon journal intime, je ne pourrais même dire ce que j'ai fait dans une année, tant ma ligne de marche est accidentelle, bizarre, interrompue, tant je flotte au gré des impressions et des circonstances, tant je gouverne peu ma vie. Discipliner ses forces et son activité en vue d'un but déterminé; prendre des habitudes; défendre sa volonté générale contre l'invasion de l'imprévu, distribuer ses heures et réaliser un plan, a été toujours mon aspiration et mon impossibilité. Je ne crois pas avoir tenu bon une seule semaine dans un programme quelconque arrêté librement.

Amiel, *Journal Intime*, 1866.

¹² Pour « lacunaire ».

Texte 5

Jules Renard, extrait du *Journal*

La phrase lourde, et comme chargée de fluides électriques, de Baudelaire. Un oiseau enveloppé de brumes, comme s'il rapportait des morceaux d'un nuage déchiré à coups de bec. [...]

Variété de femmes: il faut voir avec quelle mélancolie elle avale un pot de confitures.

J'ai en horreur les histoires qui se passent quelque part. C'est sans doute pour cette raison que j'aime beaucoup les livres de voyages, étant si peu « calé » en géographie que les lieux qu'on me décrit sont pour moi des pays vagues, des pays d'imagination et de rêve qui, pour ainsi dire, ne comptent pas.

La vertu des femmes, au contraire des lattes de boulanger, a d'autant moins de valeur qu'on y fait plus d'entailles.

L'effet le plus puissamment produit, Villiers de L'isle-Adam le doit aux mots qui jurent avec les faits. [...]

Le talent est une question de quantité. Le talent, ce n'est pas d'écrire une page: c'est d'en écrire 300. Il n'est pas de roman qu'une intelligence ordinaire ne puisse concevoir, pas de phrase si belle qu'elle soit qu'un débutant ne puisse construire. Reste la plume à soulever, l'action de régler son papier, de patiemment l'emplir. Les forts n'hésitent pas. Ils s'attablent, ils sueront. Ils iront au bout. Ils épuiseront l'encre, ils useront le papier. Cela seul les différencie, les hommes de talent, des lâches qui ne commenceront jamais. En littérature, il n'y a que des bœufs. Les génies sont les plus gros, ceux qui peinent dix-huit heures par jour d'une manière infatigable. La gloire est un effort constant.

Jules Renard, *Journal*, 1887.

Texte 6

Anne Frank, extrait du *Journal*

Mercredi 13 janvier 1943

Chère Kitty,

Ce matin, on n'a pas arrêté de me déranger et je n'ai pu terminer ce que j'avais commencé. Nous avons une nouvelle occupation, remplir des sachets de jus de viande (en poudre). Ce jus est fabriqué par Gies & Co; M. Kugler ne trouve pas de remplisseurs et si nous nous en chargeons, cela revient beaucoup moins cher. C'est un travail comme on en fait dans les prisons, c'est d'un rare ennui et cela vous donne le tournis et le fou rire. Dehors, il se passe des choses affreuses, ces pauvres gens sont emmenés de force jour et nuit, sans autre bagage qu'un sac à dos et un peu d'argent. En plus, ces affaires leur sont enlevées en cours de route. Les familles sont écartelées, hommes, femmes et enfants sont séparés. Des enfants qui rentrent de l'école ne trouvent plus leurs parents. Des femmes qui sont allées faire des courses trouvent à leur retour leur maison sous scellés, leur famille disparue. Les chrétiens néerlandais vivent dans l'angoisse eux aussi, leurs fils sont envoyés en Allemagne, tout le monde a peur. Et chaque nuit, des centaines d'avions survolent les Pays-Bas, en route vers les villes allemandes, où ils labourent la terre de leurs bombes et, à chaque heure qui passe, des centaines, voire des milliers de gens, tombent en Russie et en Afrique. Personne ne peut rester en dehors, c'est toute la planète qui est en guerre, et même si les choses vont mieux pour les alliés, la fin n'est pas encore en vue.

Et nous, nous nous en tirons bien, mieux même que des millions d'autres gens, nous sommes encore en sécurité, nous vivons tranquilles et nous mangeons nos économies, comme on dit. Nous sommes si égoïstes que nous parlons d'« après la guerre », que nous rêvons à de nouveaux habits et de nouvelles chaussures, alors que nous devrions mettre chaque sou de côté pour aider les autres gens après la guerre, pour sauver ce qui peut l'être.

Les enfants ici se promènent avec pour tout vêtement une blouse légère et des sabots aux pieds, sans manteau, sans bonnet, sans chaussettes, sans personne pour les aider. Ils n'ont rien dans le ventre, mais mâchonnent une carotte, quittent une maison froide pour traverser les rues froides et arriver à l'école dans une classe encore plus froide. Oui, la Hollande est tombée si bas qu'une foule d'enfants arrêtent les passants dans la rue pour leur demander un morceau de pain.

Je pourrais te parler pendant des heures de la misère causée par la guerre, mais cela ne réussit qu'à me déprimer encore davantage. Il ne nous reste plus qu'à attendre le plus calmement possible la fin de ces malheurs. Les juifs, aussi bien que les chrétiens et la terre entière, attendent, et beaucoup n'attendent que la mort.

Bien à toi,

Anne

Texte 7

Zlata Filipovic, extrait du *Journal de Zlata*

Lundi 30 mars 1992

Dis donc, mon Journal, tu sais à quoi j'ai pensé ? Anne Frank avait bien appelé son Journal Kitty, pourquoi je ne te trouverais pas un nom? Voyons voir...

ASFALTINA PIDZAMETA

SEFIKA HIKMETA

SEVALA MIMMY

ou alors autre chose?...

Je cherche, je cherche...

J'ai choisi ! Tu vas t'appeler...

MIMMY

Allez, on commence.

[...]

Lundi 29 juin 1992

Dear Mimmy,

J'EN AI MARRE DES CANONNADES! ET DES OBUS QUI TOMBENT! ET DES MORTS! ET DU DÉSESPOIR! ET DE LA FAIM! ET DU MALHEUR! ET DE LA PEUR!

Ma vie, c'est ça !

On ne peut pas reprocher de vivre à une écolière innocente de onze ans ! Une écolière qui n'a plus d'école, plus aucune joie, plus aucune émotion d'écolière. Une enfant qui ne joue plus, qui reste sans amies, sans soleil, sans oiseaux, sans nature, sans fruits, sans chocolat, sans bonbons, avec juste un peu de lait en poudre. Une enfant qui, en un mot, n'a plus d'enfance. Une enfant de la guerre. Maintenant, je réalise vraiment que je suis dans la guerre, que je suis le témoin d'une guerre sale et répugnante. Moi et aussi les milliers d'autres enfants de cette ville qui se détruit, pleure, se lamente, espère un secours qui ne viendra pas. Mon Dieu, est-ce que cela va cesser un jour, est-ce que je vais pouvoir redevenir écolière, redevenir une enfant contente d'être une enfant ? J'ai entendu dire que l'enfance est la plus belle période de la vie. J'étais contente de vivre mon enfance, mais cette sale guerre m'a tout pris. Mais pourquoi?! Je suis triste. J'ai envie de pleurer. Je pleure.

Ta Zlata.

Zlata Filipovic, *Le Journal de Zlata*, 1993

Texte 8

① Georges PEREC, extrait de *W ou le souvenir d'enfance*

Ma mère m'accompagna à la gare de Lyon. J'avais six ans. Elle me confia à un convoi de la Croix-Rouge qui partait pour Grenoble, en zone libre. Elle m'acheta un illustré, un Charlot, sur la couverture duquel on voyait Charlot, sa canne, son chapeau, ses chaussures, sa petite moustache, sauter en parachute. Le parachute est accroché à Charlot par les bretelles de son pantalon.

La Croix-Rouge évacue les blessés. Je n'étais pas blessé. Il fallait pourtant m'évacuer. Donc, il fallait faire comme si j'étais blessé. C'est pour cela que j'avais le bras en écharpe.

Mais ma tante est à peu près formelle: je n'avais pas le bras en écharpe, il n'y avait aucune raison pour que j'aie le bras en écharpe. C'est en tant que «fils de tué», «orphelin de guerre», que la Croix-Rouge, tout à fait réglementairement, me convoyait.

Peut-être, par contre, avais-je une hernie et portais-je un bandage herniaire, un suspensoir. À mon arrivée à Grenoble, il me semble que j'ai été opéré – j'ai même longtemps cru, chipant ce détail à je ne sais plus quel autre membre de ma famille adoptive, que c'était le professeur Mondor qui avait pratiqué l'opération – à la fois d'une hernie et d'une appendicite (on aurait profité de la hernie pour m'enlever l'appendicite). Il est sûr que ce ne fut pas dès mon arrivée à Grenoble. Selon Esther, ce fut plus tard, d'une appendicite. Selon Ela, ce fut d'une hernie, mais bien avant, à Paris, alors que j'avais encore mes parents.

Un triple trait parcourt ce souvenir: parachute, bras en écharpe, bandage herniaire: cela tient de la suspension, du soutien, presque de la prothèse. Pour être, besoin d'étai. Seize ans plus tard, en 1958, lorsque les hasards du service militaire ont fait de moi un éphémère parachutiste, je pus lire, dans la minute même du saut, un texte déchiffré de ce souvenir: je fus précipité dans le vide; tous les fils furent rompus; je tombai, seul et sans soutien. Le parachute s'ouvrit. La corolle se déploya, fragile et sûr suspens avant la chute maîtrisée.

Georges Perec, *W ou les souvenirs d'enfance*, 1975

② Philippe LEJEUNE, extrait de *La Mémoire et l'oblique:* *Georges Perec autobiographe*

Une rapide enquête bibliographique montre qu'il n'existe pas de Charlot parachutiste dans la série des Aventures acrobatiques de Charlot, mais que c'est sur la couverture de Charlot détective qu'on voit effectivement Charlot en parachute. Or, Charlot détective a été publié en... 1935, et republié seulement après la Libération. Tout donne à penser que c'est cette réédition que Georges Perec a lue, sans doute vers 1945 ou 1946, et que d'autres souvenirs ultérieurs ont

été amalgamés à celui-là pour créer le souvenir-écran. En effet, sur les deux couvertures de Charlot détective, Charlot a son parachute accroché de la manière la plus classique, et n'est nullement suspendu par les bretelles de son pantalon. En outre, dans la version n° 1 (1959), Percec n'est même pas sûr que l'illustré soit un Charlot.

En 1969, il hésite sur le titre, voit Charlot descendre en parachute, mais il n'est pas question de bretelles. Les bretelles n'apparaissent qu'en 1970.

D'où viennent-elles? Sans doute de quelque autre illustré lu après la guerre, Mickey peut-être... Si la mémoire est progressivement revenue, c'est, comme il est habituel, sous la forme d'une reconstruction.

Philippe Lejeune, *La Mémoire et l'oblique*, 1991

Texte 9

Groucho Marx, extrait de *Mémoires capitales*

La vérité, c'est qu'il n'y a souvent pas grande vérité dans les autobiographies. Quatre-vingt-dix pour cent d'entre elles sont à quatre-vingt-dix pour cent fictives. [...] Comment diable voulez-vous qu'une autobiographie destinée à des millions de lecteurs soit autre chose qu'une suite de demi-vérités bricolées ? Les pensées intimes qui s'infiltrent dans le cerveau de l'être humain restent enfouies dans ses profondeurs et n'émergent jamais.

Aussi loin que je puisse me rappeler, la plupart des événements que je relate ici sont exacts ; mais pour autant, vous ne me connaissez pas mieux maintenant que lorsque vous avez commencé de lire ce récit sans queue ni tête. Sans doute n'y perdez-vous pas grand-chose, et je ne peux que vous en féliciter. Mais ce que je veux dire, c'est que vous n'avez pas la moindre idée de ce qui se passe en mon for intérieur. Souvenez-vous : « Tout homme est un jardin secret. » (Ce n'est peut-être pas la citation exacte, mais je n'ai pas le temps de m'y attarder. J'attends mon kiné à trois heures et d'ailleurs, je suis à court de papier.)

Je suppose qu'il est possible d'écrire ses mémoires avec une parfaite sincérité ; mais si l'on veut jouer la sécurité, il vaut mieux les publier post mortem. Je crois bien, pour ma part, que je pourrais écrire un livre qui ferait du bruit si je voulais livrer mes pensées profondes sur la vie en général et moi en particulier. Mais que m'apporterait un ouvrage posthume? Même s'il devenait un bestseller et que le *Reader's Digest* en publie plus tard des extraits, ça ne me ferait ni chaud ni froid. Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de jouir d'un succès posthume, il faudra vous contenter d'un ersatz de Groucho.

Vous feriez mieux de lire le dictionnaire ou de biner vos plates-bandes.

Groucho Marx, *Mémoires capitales*, Éditions du Seuil, 1985.

Texte 10

Restif de la Bretonne, extrait de *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*

J'entreprends de vous donner en entier la vie d'un de vos semblables, sans rien déguiser, ni de ses pensées, ni de ses actions. Or cet homme, dont je vais anatomiser le moral, ne pouvait être que moi. Sans avoir encore lu Montaigne, je sais qu'il a tout dit : « Tout bien compté, on ne parle jamais de soi sans perte : si on se condamne, les autres en croient plus qu'on en dit ; si on se loue, ils ne croient aucune des louanges qu'on se donne.¹³ » Cependant, je persiste dans mon projet : ce n'est pas ma vie que je fais ; c'est l'histoire d'un homme.

Il existe deux modèles de mon entreprise : les *Confessions* de l'Évêque d'Hippone¹⁴, et celles du Citoyen de Genève¹⁵. J'ai beaucoup du caractère d'Augustin ; je ressemble moins à J.-J. Rousseau : je n'imiterai ni l'un, ni l'autre. J'ai des preuves que J.-J. Rousseau a fait un roman ; et pour Augustin, ses Confessions ne sont véritablement qu'un apologue. L'exactitude et la sincérité sont absolument nécessaires, dans mon plan, puisque je dois anatomiser le cœur humain sur mon sens intime, et sonder les profondeurs du moi. Ce ne sont même pas mes Confessions que je fais : ce sont les Ressorts du cœur humain que je dévoile. Disparaisse Nicolas-Edme, et que seul l'homme demeure !... Mais il n'en est pas moins vrai que c'est Nicolas-Edme qui s'immole, et qui, au lieu de son corps malade, lègue aux moralistes son âme viciée, pour qu'ils la dissèquent utilement, aux yeux de leur siècle et des âges futurs. Je serai vrai, lors même que la vérité m'exposera au mépris. C'est ici le cas de tout braver, ou de se cacher ; le parti mitoyen serait une infamie.

Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé, Introduction. (1794-1797)

¹³ « Mais quand tout est conté, on ne parle jamais de soi sans perte. Les propres condamnations sont toujours accrues, les louanges mécrues. » (*Essais*, livre III, chap. VIII)

¹⁴ Saint Augustin.

¹⁵ Rousseau.

Texte 11

Harry Mulisch, 2 extraits de *Siegfried, une idylle noire*

① Extrait 1

Rudolf Herter, un écrivain néerlandais est interviewé à la télévision autrichienne et développe l'idée qu'il serait possible de connaître une personne qui garde ses mystères grâce à la fiction :

- Hitler, dit Herter sans hésiter. Hitler bien sûr. Je veux dire, lui, c'est justement quelqu'un que je ne connais pas. Encore un de vos compatriotes, d'ailleurs.

- Que nous préférerions oublier, ajouta Sabine.

- Cela prendra pourtant des siècles. Entre-temps, on a publié sur lui cent mille études, si ce n'est plus : des études politiques, historiques, économiques, psychologiques, psychiatriques, sociologiques, théologiques, occultes et que sais-je encore. On l'a tourné et analysé sous toutes les coutures, on a publié sur lui une liste de livres qui va d'ici à la cathédrale Saint-Étienne, plus que sur n'importe qui, mais nous n'en sommes pas plus avancés. Je n'ai pas lu tout ce qui a été publié, car une vie ne suffirait pas, mais si quelqu'un s'en était déclaré satisfait, je le saurais. Il est resté l'énigme qu'il a été pour tout le monde depuis le début ; et même, il est devenu encore plus incompréhensible. Toutes les prétendues explications n'ont servi qu'à le rendre plus opaque, ce qui d'ailleurs l'aurait rempli d'aise. Je pense qu'il est maintenant en enfer et qu'il se marre comme un fou. Il est temps de renverser la situation. La fiction est peut-être le filet dans lequel nous arriverons à l'appréhender.

- Donc, en fait, un roman historique.

- Non, non ! Le roman historique est un genre bien sage : il part de faits réels qu'il anime par la suite avec plus ou moins de vraisemblance. Votre compatriote Stefan Zweig était un as dans cet art. Le roman historique peut prendre une forme violente, voyez tous ces livres et ces films qui reconstituent l'assassinat du président Kennedy, mais ils aident à comprendre un événement, pas un être humain. Un moraliste enragé tel que Rolf Hochhuth part d'une donnée de la réalité sociale par exemple, *Le vicaire*¹⁶, une pièce de théâtre qui parle du rôle fatal joué par le pape dans l'holocauste et donne ensuite libre cours à son imagination; mais je pense plutôt à l'inverse. Je veux partir d'un fait fictif, particulièrement improbable, particulièrement fantastique sans être impossible, de la réalité mentale pour aboutir à la réalité sociale. Je pense que c'est ainsi que doit procéder le vrai art : non pas du bas vers le haut, mais du haut vers le bas. (p.32-33)

② Extrait 2

Cette créature avait échoué dans toutes ses entreprises, d'abord à Vienne, dans ses ambitions artistiques, puis à Berlin, dans ses ambitions politiques, il voulait éradiquer le bolchevisme mais il l'a attiré jusqu'au cœur de l'Allemagne, il voulait

¹⁶ *Le Vicaire* a été adapté au cinéma par Costa-Gavras sous le titre *Amen* (2001).

exterminer les Juifs mais il a été l'initiateur de l'État d'Israël. Pourtant, il a réussi à entraîner avec lui, dans la mort, cinquante-cinq millions d'hommes, et c'était peut-être exactement ce qu'il avait voulu. S'il avait disposé d'un moyen pour faire sauter la terre entière, il l'aurait employé. La mort était le fondement de tout son être. Comment pouvait-il, lui Herter, découvrir s'il était resté un brin d'amour humain dans ce mortel ? Une petite faiblesse pour son chien préféré peut-être ? Ou pour Eva Braun qu'il avait épousée, in extremis ? Pourquoi l'avait-il fait ? Comment pouvait-il fabriquer de toutes pièces un laboratoire dans lequel il pût le mettre sous haute pression pour l'obliger à montrer son visage tout entier, de face ?... Un miroir, avait-il dit à Ernst. Un système de miroirs... (p.72)

Harry Mulisch, *Siegfried. Une idylle noire*, 2003

Texte 12

Dino Buzzati, *Pauvre petit garçon*

Comme d'habitude, Mme Klara emmena son petit garçon, cinq ans, au jardin public, au bord du fleuve. Il était environ trois heures. La saison n'était ni belle ni mauvaise, le soleil jouait à cache-cache et le vent soufflait de temps à autre, porté par le fleuve.

On ne pouvait pas dire non plus de cet enfant qu'il était beau, au contraire, il était plutôt pitoyable même, maigrichon, souffreteux, blafard, presque vert, au point que ses camarades de jeu, pour se moquer de lui, l'appelaient Laitue. Mais d'habitude, les enfants au teint pâle ont en compensation d'immenses yeux noirs qui illuminent leur visage exsangue et lui donnent une expression pathétique. Ce n'était pas le cas de Dolfi : il avait de petits yeux insignifiants qui vous regardaient sans aucune personnalité.

Ce jour-là, le bambin surnommé Laitue avait un fusil tout neuf qui tirait même de petites cartouches, inoffensives bien sûr, mais c'était quand même un fusil ! Il ne se mit pas à jouer avec les autres enfants car d'ordinaire ils le tracassaient, alors il préférait rester tout seul dans son coin,

même sans jouer. Car les animaux qui ignorent la souffrance de la solitude sont capables de s'amuser tout seuls, mais l'homme au contraire n'y arrive pas et s'il tente de le faire, bien vite une angoisse encore plus forte s'empare de lui.

Pourtant quand les autres gamins passaient devant lui, Dolfi épaulait son fusil et faisait semblant de tirer, mais sans animosité, c'était plutôt une invitation, comme s'il avait voulu leur dire : « Tiens, tu vois, moi aussi aujourd'hui j'ai un fusil. Pourquoi est-ce que vous ne me demandez pas de jouer avec vous ? »

Les autres enfants éparpillés dans l'allée remarquèrent bien le nouveau fusil de Dolfi : c'était un jouet de quatre sous, mais il était flambant neuf et puis il était différent des leurs et cela suffisait pour susciter leur curiosité et leur envie. L'un d'entre eux dit :

« Hé ! vous autres ! vous avez vu la Laitue, le fusil qu'il a aujourd'hui ? »

Un autre dit :

« La Laitue a apporté son fusil seulement pour nous le faire voir et nous faire bisquer mais il ne jouera pas avec nous. D'ailleurs il ne sait même

pas jouer tout seul. La Laitue est un cochon. Et puis son fusil, c'est de la camelote »

- Il ne joue pas parce qu'il a peur de nous », dit un troisième.

Et celui qui avait parlé avant :

« Peut-être, mais n'empêche que c'est un dégoûtant ! »

Madame Klara était assise sur un banc, occupée à tricoter, et le soleil la nimait d'un halo. Son petit garçon était assis, bêtement désœuvré à côté d'elle. Il n'osait pas se risquer dans l'allée avec son fusil, et il le manipulait avec maladresse. Il était environ trois heures et dans les arbres de nombreux oiseaux inconnus faisaient un tapage invraisemblable, signe peut-être que le crépuscule approchait.

« Allons, Dolfi, va jouer, l'encourageait Mme Klara, sans lever les yeux de son travail.

- Jouer avec qui ?

- Mais avec les autres petits garçons, voyons ! Vous êtes tous amis, non ?

- Non, on n'est pas amis, disait Dolfi. Quand je vais jouer, ils se moquent de moi.

- Tu dis cela parce qu'ils t'appellent Laitue !

- Je ne veux pas qu'ils m'appellent Laitue !

- Pourtant, moi, je trouve que c'est un joli nom. A ta place, je ne me fâcherais pas pour si peu. »

Mais lui, obstiné :

« Je ne veux pas qu'on m'appelle Laitue ! »

Les autres enfants jouent habituellement à la guerre et ce jour-là aussi. Dolfi avait tenté une fois de se joindre à eux, mais aussitôt ils l'avaient appelé Laitue et s'étaient mis à rire. Ils étaient presque tous blonds, lui au contraire était brun, avec une petite mèche qui lui retombait sur le front en virgule. Les autres avaient de bonnes

grosses jambes, lui au contraire avait de vraies flûtes maigres et grêles. Les autres couraient et sautaient comme des lapins, lui, avec sa meilleure volonté, ne réussissait pas à les suivre. Ils avaient des fusils, des sabres, des frondes, des arcs, des sarbacanes, des casques. Le fils de l'ingénieur Weiss avait même une cuirasse brillante comme celle des hussards. Les autres, qui avaient pourtant le même âge que lui, connaissaient une quantité de gros mots très énergiques et il n'osait pas les répéter. Ils étaient forts et lui si faible.

Mais cette fois lui aussi était venu avec un fusil.

C'est alors qu'après avoir tenu conciliabule les autres garçons s'approchèrent :

« Tu as un beau fusil, dit Max, le fils de l'ingénieur Weiss. Fais voir. »

Dolfi sans le lâcher laissa l'autre l'examiner.

« Pas mal », reconnut Max avec l'autorité d'un expert.

Il portait en bandoulière une carabine à air comprimé qui coûtait au moins vingt fois plus que le fusil. Dolfi en fut très flatté.

« Avec ce fusil, toi aussi tu peux faire la guerre, dit Walter en baissant les paupières avec condescendance.

- Mais oui, avec ce fusil, tu peux être capitaine, dit un troisième.

Et Dolfi les regardait émerveillé. Ils ne l'avaient pas encore appelé Laitue. Il commença à s'enhardir.

Alors ils lui expliquèrent comment ils allaient faire la guerre ce jour-là. Il y avait l'armée du général Max qui occupait la montagne et il y avait l'armée du général Walter qui tenterait de forcer le passage. Les montagnes étaient en réalité deux talus herbeux recouverts de buissons ; et le passage était constitué par une petite allée en pente. Dolfi fut affecté à l'armée de Walter avec le grade de

capitaine. Et puis les deux formations se séparèrent, chacune allant préparer en secret ses propres plans de bataille.

Pour la première fois, Dolfi se vit prendre au sérieux par les autres garçons. Walter lui confia une mission de grande responsabilité : il commanderait l'avant-garde. Ils lui donnèrent comme escorte deux bambins à l'air surnois armés de fronde et ils l'expédièrent en tête de l'armée, avec l'ordre de sonder le passage. Walter et les autres lui souriaient avec gentillesse. D'une façon presque excessive.

Alors Dolfi se dirigea vers la petite allée qui descendait en pente rapide. Des deux côtés, les rives herbeuses avec leurs buissons. Il était clair que les ennemis, commandés par Max, avaient dû tendre une embuscade en se cachant derrière les arbres. Mais on n'apercevait rien de suspect.

« Hé ! capitaine Dolfi, pars immédiatement à l'attaque, les autres n'ont sûrement pas encore eu le temps d'arriver, ordonna Walter sur un ton confidentiel. Aussitôt que tu es arrivé en bas, nous accourons et nous y soutenons leur assaut... mais toi, cours, cours le plus vite que tu peux, on ne sait jamais... »

Dolfi se retourna pour le regarder. Il remarqua tant Walter que ses autres compagnons d'armes avaient un étrange sourire. Il eut un instant d'hésitation.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

- Allons, capitaine, à l'attaque ! » intima le général.

Au même moment, de l'autre côté du fleuve invisible, passa une fanfare militaire. Les palpitations émouvantes de la trompette pénétrèrent comme un flot de vie dans le cœur de Dolfi qui serra fièrement son ridicule petit fusil et se sentit appelé par la gloire.

« A l'attaque, les enfants ! cria-t-il, comme il n'aurait jamais eu le courage de le faire dans des conditions normales.

Et il se jeta en courant dans la petite allée en pente.

Au même moment un éclat de rire sauvage éclata derrière lui. Mais il n'eut pas le temps de se retourner. Il était déjà lancé et d'un seul coup il sentit son pied retenu. A dix centimètres du sol, ils avaient tendu une ficelle.

Il s'étala de tout son long par terre, se cognant douloureusement le nez. Le fusil lui échappa des mains. Un tumulte de cris et de coups se mêla aux échos ardents de la fanfare. Il essaya de se relever mais les ennemis débouchèrent des buissons et le bombardèrent de terrifiantes balles d'argile pétrie avec de l'eau. Une de ces balles le frappa en plein sur l'oreille le faisant trébucher de nouveau. Alors ils sautèrent tous sur lui et le piétinèrent. Même Walter, son général, même ses compagnons d'armes !

« Tiens ! attrape, capitaine Laitue. »

Enfin il sentit que les autres s'enfuyaient, le son héroïque de la fanfare s'estompait, au-delà du fleuve. Secoué par des sanglots désespérés il chercha tout autour de lui son fusil. Il le ramassa. Ce n'était plus qu'un tronçon de métal tordu. Quelqu'un avait fait sauter le canon, il ne pouvait plus servir à rien.

Avec cette douloureuse relique à la main, saignant du nez, les genoux couronnés, couvert de terre de la tête aux pieds, il alla retrouver sa maman dans l'allée.

« Mon Dieu ! Dolfi, qu'est-ce que tu as fait ? »

Elle ne lui demandait pas ce que les autres lui avaient fait, mais ce qu'il avait fait, lui. Instinctif dépit de la

brave ménagère qui voit un vêtement complètement perdu. Mais il y avait aussi l'humiliation de la mère : quel pauvre homme deviendrait ce malheureux bambin ? Quelle misérable destinée l'attendait ? Pourquoi n'avait-elle pas mis au monde, elle aussi, un de ces garçons blonds et robustes qui couraient dans le jardin ? Pourquoi Dolfi restait-il si rachitique. Pourquoi était-il toujours si pâle ? Pourquoi était-il si peu sympathique aux autres ? Pourquoi n'avait-il pas de sang dans les veines et se laissait-il toujours mener par les autres et conduire par le bout du nez ? Elle essaya d'imaginer son fils dans quinze, vingt ans. Elle aurait aimé se le représenter en uniforme, à la tête d'un escadron de cavalerie, ou donnant le bras à une superbe jeune fille, ou patron d'une belle boutique, ou officier de marine. Mais elle n'y arrivait pas. Elle le voyait toujours assis un porte-plume à la main, avec de grandes feuilles de papier devant lui, penché sur le banc de l'école, penché sur la table de la maison, penché sur le bureau d'une étude poussiéreuse. Un bureaucrate, un petit homme terne. Il serait toujours un pauvre diable, vaincu par la vie.

« Oh ! le pauvre petit ! s'apitoya une jeune femme élégante qui parlait avec Mme Klara.

Et secouant la tête, elle caressa le visage défait de Dolfi.

Le garçon leva les yeux, reconnaissant, il essaya de sourire, et une sorte de lumière éclaira un bref instant son visage pâle. Il y avait toute l'amère solitude d'une créature fragile, innocente, humiliée, sans défense ; le désir désespéré d'un peu de consolation ; un sentiment pur, douloureux et très beau qu'il était impossible de définir. Pendant un instant – et ce fut la dernière fois – il fut un petit garçon doux, tendre et malheureux, qui ne comprenait pas et demandait au monde environnant un peu de bonté.

Mais ce ne fut qu'un instant.

« Allons, Dolfi, viens te changer ! » fit la mère en colère, et elle le traîna énergiquement à la maison.

Alors le bambin se remit à sangloter à cœur fendre, son visage devint subitement laid, un rictus dur lui plissa la bouche.

« Oh ! ces enfants ! quelles histoires ils font pour un rien ! s'exclama l'autre dame agacée en les quittant. Allons, au revoir, madame Hitler ! »

Dino Buzzati, "Pauvre petit garçon" dans *Le K*, 1966

Texte 13

Le roman et la biographie entretiennent des rapports étroits. Le roman s'impose dans la civilisation occidentale au moment même où émerge la notion d'individualité. Le passage du mythe à l'épopée, puis de l'épopée au roman (au XIII^e siècle en Europe) marque des étapes fondamentales dans l'histoire littéraire. Les valeurs deviennent problématiques au sens où l'individu les questionne et cherche à comprendre en quoi elles peuvent faire sens pour lui, en tant qu'individu libre et conscient. Tout le roman chevaleresque du Moyen Âge repose sur cette nouvelle conception d'un héroïsme fragile, parfois défaillant et surtout historique. À l'inverse du personnage de l'épopée, le personnage du roman devient un héros à l'issue d'une histoire qui le qualifie en tant que tel. Ce devenir problématique de l'individu va définir autant le souci du biographique que l'enjeu du roman. Ainsi, très rapidement, le roman va devenir biographique dès *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette (1677), qui peut être considéré comme le premier roman de la modernité réaliste. L'enjeu du récit est la personne concrète qu'incarne le personnage. C'est sur cette confusion entre personne biographique et personnage romanesque que va se bâtir le roman par excellence, le roman de formation, d'apprentissage ou d'éducation, selon les diverses terminologies employées en Europe pour le désigner. Les romans de Goethe, de Dickens, de Balzac, de Stendhal et même de Flaubert mettent bien l'accent sur un personnage principal qui devient lui-même par une suite d'épreuves (intérieures, comme les sentiments, ou extérieures, comme les événements), par une confrontation continue entre son devenir et le temps dans lequel s'inscrit son action et par une négociation opiniâtre et douloureuse entre ses valeurs et la réalité qui s'impose à lui comme incontournable. La temporalité de ces romans de désillusion, de ces récits d'illusions perdues (Balzac) ou d'*Éducation sentimentale* (Flaubert) est en fait constituée par des « années d'apprentissage », pour reprendre le titre d'un célèbre roman de Goethe.

Source : Y. Le Scanff, *Le biographique*, Classiques Hachette, collection Bibliolycée

Texte 14

Michel Meyer, extrait de *Éric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*

Le Diable se manifeste par la confusion des différences. Le corps est ainsi son champ de prédilection. C'est là une grande découverte, dont Schmitt a su tirer quelques-unes de ses plus belles œuvres, pour illustrer ce phénomène qu'il est l'un des rares écrivains à avoir perçu de la sorte. On le voit encore dans son livre sur Hitler, *La part de l'autre*. Et si Hitler avait réussi son concours à l'Académie de dessin ? Serait-il devenu le boucher du XXe siècle ? Pour répondre à cette question, Schmitt se livre à une expérience de pensée, comme Claude Bernard qui fait de la médecine expérimentale en testant les alternatives. Il imagine un Hitler qui réussit, qui se fait psychanalyser par Freud pour soigner sa peur du corps féminin, qui le trouble, surtout quand il faut le peindre nu. Ce n'est pas Hitler, c'est un homme qui réussit. Le Hitler que l'on connaît est un raté, il hait la différence, donc il devient antisémite. Il n'existera que dans la guerre, celle de 1914, qui lui permet d'être quelqu'un. Enfin.

Schmitt illustre ici une des réalités fondamentales de nos sociétés bourgeoises : la haine de l'Autre, le rejet de la différence, qui suscite envie et jalousie. La médiocrité qui produit l'échec, et l'échec, la frustration. Tout le monde étant l'égal de chacun, la différence est vécue comme une offense, et la médiocrité comme une injustice. Réussir est un péché qu'il faut expier. L'hitlérisme est la radicalisation de cette tendance, dans une société militarisée, avec ses hiérarchies intangibles devenues insupportables après la défaite de 1918. Ce qui est frappant, dans cette incarnation du Mal qu'est Hitler, est encore une fois le rapport ambigu au corps. Hitler en a peur il ne l'a pas mis à distance, il s'en détourne, pathologiquement, son rapport à autrui ne peut en être que destructeur. Cela indique un malaise vis-à-vis de soi-même, un rejet des autres, une volonté de nuire dont le nom d'Hitler est bien sûr le condensé par excellence. Sur le plan sociologique, le roman de Schmitt fait réfléchir sur la réussite dans des sociétés où la circulation sociale est problématique. Comme la compétence est rarement récompensée, n'importe quel médiocre peut se croire un grand homme. Après la Deuxième Guerre mondiale, les pays européens ont agi inversement et ont grand ouvert (du moins provisoirement) les canaux de l'ascension sociale à beaucoup d'individus sans compétence distinctive. Cela a mis de l'huile dans les rouages, mais cela a renforcé aussi les frustrations lorsque cette circulation sociale s'est ralentie sous l'effet des crises à répétition que l'on a connues depuis 1973. C'est ce qui rend l'analyse de Schmitt si terrifiante : devra-t-on faire réussir les médiocres pour éviter le retour d'un être plus déterminé que les autres à donner corps à ses projets de frustrations ?

Michel Meyer, *Éric-Emmanuel Schmitt ou les identités bouleversées*, 2004

Texte 15

William Boyd, extrait de *Les nouvelles confessions*

Mais je m'égare. Laissez-moi vous parler un peu de cette aventure dans laquelle nous nous sommes tous deux – vous et moi – embarqués. Voici l'histoire d'une vie. Ma vie. La vie d'un homme au vingtième siècle. Ce que j'ai fait et ce qu'on m'a fait. Si parfois il m'est arrivé d'employer quelque ornement innocent, cela n'a jamais été que pour pallier un défaut de mémoire. J'ai pu quelquefois prendre pour un fait ce qui n'était guère qu'une probabilité, mais – et ceci est capital – je n'ai jamais fait passer pour vrai ce que je savais être faux. Je me montre tel que je fus : méprisable et vil quand je me comportai de la sorte; bon, généreux et sublime quand je l'ai été. J'ai toujours observé de très près ceux qui m'entouraient et je ne me suis pas épargné ce même examen minutieux en ce qui me concerne. Je ne suis pas un cynique; je n'ai pas de préjugés. Je suis tout simplement un réaliste. Je ne juge pas. Je note. Ainsi donc, me voici. Vous pourrez gémir sur mes incroyables gaffes, me maudire pour mes innombrables imbécillités, et rougir jusqu'à la racine des cheveux de mes confessions, mais – mais – pouvez-vous, je me le demande, pouvez-vous vraiment mettre la main sur votre cœur et dire : «Je suis meilleur que lui» ?

William Boyd, *Les Nouvelles Confessions*, 1988

Texte 16

4^e de couverture de *Constance* de Patricia Clapp (collection Medium)

CONSTANCE

Ce récit sous forme de journal intime nous conte l'histoire vraie des origines de la colonie de Plymouth fondée au 17^e siècle par des colons partis d'Angleterre à bord du *Mayflower* et qui débarquèrent en un coin du littoral de l'actuel Etat du Massachusetts, sur la côte est de ce qui devait devenir les Etats-Unis d'Amérique.

La jeune fille qui se tient sur le pont du *Mayflower*, en ce jour de novembre 1620 où les émigrants arrivent en vue de la "Nouvelle-Angleterre", ne se réjouit guère de ce qu'elle pense que l'avenir lui réserve dans ce pays de sauvages. Âgée de quatorze ans, vive, très féminine, sensible à l'attrait des jeunes hommes, Constance Hopkins regrette la vie qu'elle a laissée à Londres et redoute – à juste titre – la dureté de celle qu'elle va trouver ici. Dans un cahier que lui a offert sa belle-mère, elle note au jour le jour événements et impressions, tenant ainsi la chronique vivante, parfois terrible, souvent drôle, des commencements du Nouveau Monde jusqu'aux jours de l'établissement définitif.

Patricia Clapp, journaliste américaine formée à la Columbia University School et auteur pour la jeunesse, a vécu à Boston avant de s'installer dans le New Jersey.

Mariée à un descendant de l'héroïne de cette histoire, l'idée d'écrire un livre à son sujet lui est venue alors qu'elle tapait à la machine une notice généalogique à l'intention d'un membre de sa belle-famille. Tenant elle-même assidûment son journal intime, cette forme narrative – d'ailleurs courante jadis – s'est aussitôt imposée à elle comme la plus apte à nous rendre Constance Hopkins dans toute la chaleur de sa jeune vie.

Texte 17

4^e de couverture de *Mémoires imaginaires d'Adrienne de La Fayette* de Sabine Renault-Sablionière

Un vrai faux journal d'Adrienne de La Fayette, tel est l'ouvrage de Sabine Renault-Sablionière, elle-même descendante du "Héros des Deux Mondes". Faux journal, car, si les événements évoqués sont authentiques, si le travail de documentation et de recherche est considérable, tout l'entour, tout ce qui fait la "chair" de ce livre appartient entièrement à la plume de l'auteur. Vrai journal, car, à travers ces "imagination", apparaît sans nul doute la véritable Adrienne, à tout le moins sa nature profonde, secrète.

Il en ressort un livre qui se lit comme u roman d'aventures, des personnages auxquels on s'attache au fil de la lecture, personnalités hors du commun, avec leurs joies, leurs drames, les vicissitudes de l'Histoire qui, en dépit de son potentiel destructeur, ne parvient pas à anéantir les individus.

Au-delà de l'intrigue romanesque, au-delà du roman historique, le lecteur se voit offrir, en la personne d'Adrienne, une superbe "leçon" d'amour, de loyauté, de dignité : Adrienne, jeune fille naïve et "romantique" avant l'heure ; Adrienne, épouse du génial La Fayette et mère de ses enfants ; Adrienne, "femme d'affaires" ; Adrienne, enfin, fidèle soutien d'un La Fayette qui apparaît ici dans toute sa grandeur, un La Fayette visionnaire dont les idées – de liberté, d'indépendance, notamment – semblent d'une incroyable actualité

Anne Coldefy-Faucard

Diplômée de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales et titulaire d'un Diplôme d'Etudes Approfondies en Histoire contemporaine, Sabine Renault-Sablionière a été auditeur, en 2006, à l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale.

Elle a créé en 1995, un cabinet de conseil en communication.

Sabine Renault-Sablionière est administrateur de l'association Hermione-La Fayette. *Mémoires Imaginaires d'Adrienne de La Fayette* est son premier roman.

Texte 18

Patricia Clapp, extrait de *Constance. Journal d'une jeune fille aux premiers temps de la Nouvelle-Angleterre* (a)

Et la mort. Elle aussi a été du voyage. D'abord celle de ce matelot fort en gueule, qui prenait un malin plaisir à nous traiter de «pies bavardes», de «moulins à parole» et autres noms que je ne peux pas rapporter. Sa fin a été rendue encore plus horrible par ses cris et ses jurons sacrilèges. Ensuite, il y a eu le pauvre Will Butten...

C'est la nuit de sa mort qu'Élisabeth m'a donné ce cahier. Elle m'a trouvée ici, dans la cabine, en train de pleurer comme un veau, et au lieu de me faire des reproches, elle s'est assise à côté de moi et m'a pris la main. Je la savais encore fatiguée de son accouchement (Oceanus venait de naître), et j'ai eu honte de ma faiblesse; mais mes larmes ne voulaient pas s'arrêter. Je suffoquais.

Nous nous connaissions à peine, mais il était si jeune ! Tout juste un peu plus vieux que moi.

– Je sais, a dit Elizabeth de sa voix aussi douce qu'un meuglement.

Et maintenant il est là-dessous, au fond de cet horrible océan, et les poissons...

Ma voix s'est brisée de façon ridicule et j'ai poussé des plaintes de bébé.

Elizabeth s'est penchée au-dessus du lit pour prendre le coffret qui ne la quitte pas depuis le début de la traversée.

La cabine est si étroite que tout y est à portée de main. Du lit, on peut presque toucher les cloisons. Élisabeth¹⁷ a ouvert son coffret et elle en a sorti ce cahier qui était enveloppé dans du papier de Hollande brun. Elle l'a déballé et l'a posé sur mes genoux, puis elle m'a essuyé les yeux avec un coin du papier d'emballage, comme elle l'aurait fait pour un enfant de l'âge de Damaris.

– Constance, il y a des moments où une femme a besoin de se confier, et j'espère que vous vous souviendrez toujours que je suis là pour vous écouter. Mais il est d'autres moments où la même femme a des pensées qu'elle ne peut confier à personne, et que pourtant il lui faut exprimer, ne serait-ce que pour y voir clair parmi elles. Sans doute êtes-vous dans un de ces moments. J'ai emporté avec moi ce journal, car il me semblait que quelqu'un devrait faire le récit de notre aventure. Votre père, lui, ne s'en chargera pas. (Elle a eu un petit sourire.) Il ne pourra jamais rester assis à une table le temps d'écrire une ligne. Moi, mes états d'âme ne méritent pas d'être consignés – et du reste je peux toujours en faire des berceuses pour mon bébé. Ce cahier vous revient, Constance. Pour vous, il sera un compagnon.

Je n'y ai rien noté jusqu'à maintenant, sauf à la première page, si blanche et si propre qu'elle m'a paru implorer une marque de plume.

J'ai donc inscrit: Constance Hopkins, Mon Journal, et j'ai mis la date : 1620. Ça faisait très bien, très sérieux. Il m'a semblé tout d'abord qu'il n'y avait rien à

¹⁷ La belle-mère de la narratrice.

ajouter, fût-ce au sujet de ce pauvre Will Butten, dont j'avais déjà traité oralement avec Élisabeth. Et je n'ai rien écrit jusqu'à aujourd'hui. Je me suis contentée de tenir ce cahier entre mes mains et d'en lisser les feuilles vierges et d'en contempler la première page, dont les mentions en font vraiment le mien. (p.13-14)

Texte 19

Sabine Renault-Sablionière, extrait de *Mémoires imaginaires d'Adrienne de La Fayette* (prologue)

Je rentrais de Versailles où j'étais allée présenter mon fiancé, Gilbert de La Fayette, à ma tante, la duchesse de Mouchy. Je ne sais ce qui me guida alors, sinon l'envie d'écrire. Ecrire des mots pour les relire quand bon me semblerait, en m'imaginant la voix de Gilbert. C'est sans doute ce qui explique que ce carnet ait pu demeurer fermé des mois entiers. Mais il arrivait aussi que la vie aille si vite qu'il restait ouvert sur mon secrétaire. En ces périodes heureuses, je profitais de chaque instant de liberté pour préserver la mémoire.

En prison, à Olmutz, ce carnet prit l'allure d'un journal. Je l'ai écrit, avec un cure-dent et un morceau d'encre de la Chine, en marge des quelques ouvrages que l'on nous apportait pour nous divertir. Je souhaite qu'un jour vienne où il se retrouve entre les mains de mes enfants et petits-enfants.

Fait à Aulnay, ce 5 décembre 1802 de ma propre main,
Marie, Adrienne, 'Françoise Noailles-La Fayette

Texte 20

Guy de Maupassant, extrait de *Lettre d'un fou*

Mon cher docteur, je me mets entre vos mains. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Je vais vous dire bien franchement mon étrange état d'esprit, et vous apprécierez s'il ne vaudrait pas mieux qu'on prit soin de moi pendant quelque temps dans une maison de santé plutôt que de me laisser en proie aux hallucinations et aux souffrances qui me harcèlent.

Voici l'histoire, longue et exacte, du mal singulier de mon âme.

Je vivais comme tout le monde, regardant la vie avec les yeux ouverts et aveugles de l'homme, sans m'étonner et sans comprendre. Je vivais comme vivent les bêtes, comme nous vivons tous, accomplissant toutes les fonctions de l'existence, examinant et croyant voir, croyant savoir, croyant connaître ce qui m'entoure, quand, un jour, je me suis aperçu que tout est faux. *(début du roman)*

[...]

Or, un soir, j'ai entendu craquer mon parquet derrière moi. Il a craqué d'une façon singulière. J'ai frémi. Je me suis tourné. Je n'ai rien vu. Et je n'y ai plus songé.

Mais le lendemain, à la même heure, le même bruit s'est produit. J'ai eu tellement peur que je me suis levé, sûr, sûr, sûr, que je n'étais pas seul dans ma chambre. On ne voyait rien pourtant. L'air était limpide, transparent partout. Mes deux lampes éclairaient tous les coins.

Le bruit ne recommença pas et je me calmai peu à peu ; je restais inquiet cependant, je me retournais souvent.

Le lendemain je m'enfermai de bonne heure, cherchant comment je pourrais parvenir à voir l'Invisible qui me visitait.

Et je l'ai vu. J'en ai failli mourir de terreur.

J'avais allumé toutes les bougies de ma cheminée et de mon lustre. La pièce était éclairée comme pour une fête. Mes deux lampes brûlaient sur ma table.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes. À droite ma cheminée. À gauche, ma porte que j'avais fermée au verrou. Derrière moi une très grande armoire à glace. Je me regardai dedans. J'avais des yeux étranges et les pupilles très dilatées.

Puis je m'assis comme tous les jours.

Le bruit s'était produit, la veille et l'avant-veille, à neuf heures vingt-deux minutes. J'attendis. Quand arriva le moment précis, je perçus une indescriptible sensation, comme si un fluide irrésistible eût pénétré en moi par toutes les parcelles de ma chair, noyant mon âme dans une épouvante atroce et bonne. Et le craquement se fit, tout contre moi.

Je me dressai en me tournant si vite que je faillis tomber. On y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans la glace ! Elle était vide, claire, pleine de lumière. Je n'étais pas dedans, et j'étais en face, cependant. Je la regardais avec

des yeux affolés. Je n'osais pas aller vers elle, sentant bien qu'il était entre nous, lui, l'Invisible, et qu'il me cachait.

Oh! comme j'eus peur! Et voilà que je commençai à m'apercevoir dans une brume au fond du miroir, dans une brume comme à travers de l'eau ; et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite, lentement, me rendant plus précis de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait n'avait pas de contours, mais une sorte de transparence opaque s'éclaircissant peu à peu.

Et je pus enfin me distinguer nettement, ainsi que je le fais tous les jours en me regardant.

Je l'avais donc vu!

Guy de Maupassant, *Lettre d'un fou*, 1885

Texte 21

Guy de Maupassant, extrait de *Le Horla* (1^{ère} version)

Le docteur Marrande, le plus illustre et le plus éminent des aliénistes, avait prié trois de ses confrères et quatre savants, s'occupant de sciences naturelles, de venir passer une heure chez lui, dans la maison de santé qu'il dirigeait, pour leur montrer un de ses malades.

Aussitôt que ses amis furent réunis, il leur dit: «Je vais vous soumettre le cas le plus bizarre et le plus inquiétant que j'aie jamais rencontré. D'ailleurs je n'ai rien à vous dire de mon client. Il parlera lui-même.» Le docteur alors sonna. Un domestique fit entrer un homme. Il était fort maigre, d'une maigreur de cadavre, comme sont maigres certains fous que ronge une pensée, car la pensée malade dévore la chair du corps plus que la fièvre ou la phtisie.

Ayant salué et s'étant assis, il dit :

Messieurs, je sais pourquoi on vous a réunis ici et je suis prêt à vous raconter mon histoire, comme m'en a prié mon ami le docteur Marrande. Pendant longtemps il m'a cru fou. Aujourd'hui il doute. Dans quelque temps, vous saurez tous que j'ai l'esprit aussi sain, aussi lucide, aussi clairvoyant que les vôtres, malheureusement pour moi, et pour vous, et pour l'humanité tout entière.

(début de la nouvelle)

[...]

Ayant soif un soir, je bus un demi-verre d'eau et je remarquai que ma carafe, posée sur la commode en face de mon lit, était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

J'eus, pendant la nuit, un de ces réveils affreux dont je viens de vous parler. J'allumai ma bougie, en proie à une épouvantable angoisse, et, comme je voulus boire de nouveau, je m'aperçus avec stupeur que ma carafe était vide. Je n'en pouvais croire mes yeux. Ou bien on était entré dans ma chambre, ou bien j'étais somnambule.

Le soir suivant, je voulus faire la même épreuve. Je fermai donc ma porte à

clef pour être certain que personne ne pourrait pénétrer chez moi. Je m'endormis et je me réveillai comme chaque nuit. *On* avait bu toute l'eau que j'avais vue deux heures plus tôt.

Qui avait bu cette eau ? Moi, sans doute, et pourtant je me croyais sûr, absolument sûr, de n'avoir pas fait un mouvement dans mon sommeil profond et douloureux.

[...]

Attendez. L'Être! Comment le nommerai-je ? L'Invisible. Non, cela ne suffit pas. Je l'ai baptisé le Horla. Pourquoi ? Je ne sais point. Donc le Horla ne me quittait plus guère. J'avais jour et nuit la sensation, la certitude de la présence de cet insaisissable voisin, et la certitude aussi qu'il prenait ma vie, heure par heure, minute par minute.

L'impossibilité de le voir m'exaspérait et j'allumais toutes les lumières de mon appartement, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

Je le vis, enfin.

Vous ne me croyez pas. Je l'ai vu cependant.

J'étais assis devant un livre quelconque, ne lisant pas, mais guettant, avec tous mes organes surexcités, guettant celui que je sentais près de moi. Certes, il était là. Mais où ? Que faisait-il ? Comment l'atteindre ?

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes. À droite ma cheminée. À gauche ma porte que j'avais fermée avec soin. Derrière moi une très grande armoire à glace qui me servait chaque jour pour me raser, pour m'habiller, où j'avais coutume de me regarder de la tête aux pieds chaque fois que je passais devant.

Donc je faisais semblant de lire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain je sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien !... On y voyait comme en plein jour... et je ne me vis pas dans ma glace! Elle était vide, claire, pleine de lumière. Mon image n'était pas dedans... Et j'étais en face... Je voyais le grand verre, limpide du haut en bas ! Et je regardais cela avec des yeux affolés, et je n'osais plus avancer, sentant bien qu'il se trouvait entre nous, lui, et qu'il m'échapperait encore, mais que son corps imperceptible avait absorbé mon reflet.

Comme j'eus peur ! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau ; et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement ainsi que je fais chaque jour en me regardant.

Je l'avais vu. L'épouvante m'en est restée qui me fait encore frissonner.

Texte 22

Guy de Maupassant, extrait de *Le Horla* (a)

8 mai. — Quelle journée admirable ! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.

À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires, trainés par un remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goélettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, admirablement

propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir. (*début de la nouvelle*)

[...]

5 juillet. — Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égarait quand j'y songe !

Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef; puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables, dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille, avec un couteau dans le poumon, et qui râle couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas — voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau ; j'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon verre ; rien ne coula. Elle était vide ! Elle était vide complètement ! D'abord, je n'y compris rien; puis, tout à coup, je ressentis une émotion si terrible, que je dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai sur une chaise! puis, je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi ! puis je me rassis, éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal transparent! Je le contemplais avec des yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne pouvait être que moi ? Alors,

j'étais somnambule, je vivais, sans le savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison, et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi ! Et je restai là jusqu'au jour, sans oser regagner mon lit.

6 juillet. — Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette nuit ; — ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Est-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! mon Dieu! Je deviens fou ? Qui me sauvera ?

[...]

19 août. — Je le tuerai. Je l'ai vu! je me suis assis hier soir, à ma table; et je fis semblant d'écrire avec une grande attention. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je pourrais peut-être le toucher, le saisir ? Et alors !... alors, j'aurais la force des désespérés; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour, l'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

J'avais allumé mes deux lampes et les huit bougies de ma cheminée, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes; à droite, ma cheminée; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longtemps ouverte, afin de l'attirer;

derrière moi, une très haute armoire à glace, qui me servait chaque jour pour me raser, pour m'habiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je passais devant.

Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi; et soudain, je sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Et bien?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace!... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau, et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image, de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque, s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement, ainsi que je le fais chaque jour en me regardant.

Je l'avais vu! L'épouvante m'en est restée, qui me fait encore frissonner.

Texte 23

Patricia Clapp, extrait de *Constance*. (b)

9 novembre 1620

Voilà, c'est fait. Je l'ai vue, cette bande de terre dure, morne, froide, hostile, qui les excite tous tellement ! Ils ne tenaient plus en place. Père se penchait par-dessus la rambarde en bois pour mieux jouir du spectacle, les yeux papillotants d'émotion. « Viens voir, Constance ! C'est l'Amérique! Viens la voir ! » Il rugissait et jouait des coudes pour m'ouvrir un passage. Je me suis approchée de la rambarde. Avec tant de monde penché du même côté, ç'a été un miracle que notre rafiote ne chavire pas. Père a fait un geste large. Il montrait la ligne de sable clair, avec les arbrisseaux verdâtres qui avaient l'air de fantômes sous le ciel gris.

Pouah! ai-je fait.

Père m'a jeté un regard lourd.

A quoi t'attendais-tu, fillette? A des palmiers? A des dômes, à des palais d'or? Fais marcher ta cervelle, petite gourde ! Ici c'est une région sauvage, une terre vierge! Au moins, nous en ferons ce que nous voudrons!

Alors, j'espère que nous en ferons Londres.

Un moment, j'ai cru que j'allais recevoir une gifle - la première depuis la mort de ma mère. (Il y a combien de temps? Sept ans? Cela me semble si loin, et pourtant, certains jours, je crois encore entendre la voix de ma mère qui me chante de petites chansons, et sentir ses mains sous mon menton, en train de nouer les cordons de mon bonnet... Giles dit qu'il ne se souvient presque plus d'elle. Il n'avait que six ans. Moi, huit. C'est une

différence qui compte.)

Au diable Londres! a éclaté mon père. Une ville bondée, où l'on étouffe dans un air empoisonné par la bigoterie, l'hypocrisie et la puanteur des égouts!

Ça n'y sent pas plus mauvais qu'à bord de ce bateau, ai-je dit. Et puis, moi, j'aime Londres. C'est chez moi.

C'était chez toi. Ça ne l'est plus, bon débarras! Un honnête homme ne gagne pas un sou à Londres, seuls les voleurs y prospèrent.

Et comment ferez-vous pour gagner un sou ici? Et si vous en gagnez un, comment le dépenserez-vous? A première vue, il n'y a pas beaucoup de magasins.

Père a ouvert la bouche - une bouche à demi cachée par la barbe blonde qu'il s'est laissé pousser à bord, pour économiser l'eau. (Nous ne nous sommes pas beaucoup lavés, et ça se sent !) J'ai cru qu'il allait encore se mettre à crier. Je ne lui en aurais pas tenu rigueur. Je suis souvent très agaçante. Je ne peux pas me retenir de dire des choses qu'il ne faudrait pas dire et, si je me retiens, c'est les larmes qui sortent. Mais Père et moi, nous nous ressemblons. Il me connaît. C'est pourquoi, là, au lieu de se mettre en colère, il a passé un bras autour de mes épaules et m'a serrée contre lui.

Allez, ma Constance ! Tout cela est un peu nouveau, un peu dépaysant pour toi... Tu as peut-être peur, et je le comprends. Mais, ici, vois-tu, il y a une vie à se faire, pour qui en a le courage... Il y a une terre à prendre. Une terre qui nous rendra riches. Ici, nous allons trouver l'espace et la

liberté.

En Angleterre aussi, on doit pouvoir trouver de l'espace.

C'est vrai, fillette. Mais l'aventure? Les femmes ne comprennent pas qu'un homme a besoin d'aventure ! La vie est courte. Moi, je ne suis pas du genre à vivre la mienne sans rien oser.

Posant ses yeux sur moi, il a ajouté : Et j'ai l'impression que toi non plus, ma Constance.

Oh, moi ! Je ne suis pas exigeante...

Pas exigeante! Un chou-fleur non plus n'est pas exigeant! C'est ça que tu voudrais être: un chou-fleur?

Tout ce que je voudrais, c'est être chez nous, dans notre maison, à Londres, ai-je dit d'un ton buté. Je n'ai jamais demandé à venir mourir de faim dans ce désert, ni à être mangée par les bêtes féroces ou tuée par les sauvages...

On ne meurt qu'une fois. Deux au moins de ces fins tragiques te seront épargnées. Permits-moi de te signaler en outre que si des sauvages réussissent à vivre dans ce «désert», il n'est pas sûr que nous y mourions de faim.

Vous, vous ne mourrez pas. Mais moi, je déteste l'Amérique. Et je la détesterai toujours. A la première occasion, je rentrerai en Angleterre!

Échappant à l'étreinte de mon père, je me suis éloignée. C'est à ce moment que la voix de Will Bradford a retenti.

«Stephen Hopkins! Pourrions-nous vous parler?»

Après m'avoir jeté un coup d'œil sévère, Père a rejoint Will Bradford et le capitaine Standish qui étaient en train, eux aussi, de contempler avidement cette côte horrible et haïssable ; et j'ai vu son visage qui reprenait une expression de joie et d'espoir - la même qui ne l'avait guère quitté durant toute cette affreuse

traversée.

J'ai senti que j'allais me mettre à pleurer comme une enfant; et pour échapper au ridicule, j'ai préféré disparaître.

Tant bien que mal, j'ai descendu l'échelle. J'ai fait un nouvel accroc à l'ourlet de ma robe avec mon talon. Cette maladresse a beaucoup ajouté à mon malheur. A présent me voici assise ici, enveloppée dans ma cape. J'ai froid. J'ai aussi une grosse boule dans la gorge, et dans les yeux des larmes qui me piquent.

Au moins, je suis seule. Tout le monde est sur le pont. Et la solitude, à bord d'un navire, est un rare privilège. Jour et nuit, vous avez continûment des gens à côté de vous; et moi, il y a des moments où il faut absolument que je m'isole, sinon je deviens folle. De temps en temps, il m'est indispensable de rentrer en moi-même. Elizabeth le savait sûrement, quand elle m'a fait cadeau de ce cahier et de cette plume.

Elizabeth est quelque'un de bizarre. Elle est calme et lente comme une vache, et d'ailleurs elle a de beaux yeux de vache; mais souvent, elle comprend des choses que Père ne comprend pas. Par exemple, elle ne m'a jamais obligée à l'appeler Mère, alors que lui l'aurait voulu. Je l'appelle «M'dame»; mais quand je pense à elle, dans ma tête, c'est toujours «Elizabeth». Giles l'appelle Mère. Et Maris en fait autant, bien sûr ; c'est normal, puisque c'est vraiment sa mère. Et la voilà mère d'Oceanus aussi, maintenant: quelle minuscule petite chose! Et pâle, comme l'est Damaris. On dirait des lutins, avec leurs grands yeux du même brun que ceux d'Elizabeth ...

J'aimerais avoir les yeux bruns. Les gens aux yeux bruns m'ont toujours paru intelligents. Pas de chance, les miens sont d'un bleu très soutenu. Mes

cheveux, eux, quand ils sont propres, sont très clairs. Mes yeux et mes cheveux ne vont pas ensemble. En plus, j'ai un cou de girafe ; et je suis trop grande et trop maigre. Elizabeth dit toujours que je vais «me remplir»: il va falloir une bonne dose de remplissage pour que je ressemble enfin à quelque chose.

A la maison, je me regardais souvent dans le joli miroir rond en argent de Mère, et j'espérais toujours y trouver le reflet de quelqu'un de beau, après transformation miraculeuse. Un jour, Père m'a prise en flagrant délit, et s'est mis à crier qu'il avait assez d'ennuis sans que s'y ajoute celui de posséder une fille coquette. Il a remercié le Ciel de

m'avoir «épargné la beauté», disant que la beauté n'apporte que des tracas. Elizabeth a répliqué tranquillement qu'il ne fallait pas qu'il le remercie trop tôt, de peur d'être déçu. Selon elle, je vais embellir. J'aimerais bien qu'elle ait raison.

De toute façon, le miroir en argent est resté là-bas. Lui, n'a pas embarqué sur le *Mayflower*. Tant mieux pour lui! Je dis ça, mais il me manque terriblement. En même temps, je crois que c'est mieux ainsi. Ce voyage est déjà pénible, je n'ai pas besoin du rappel constant de mon physique ingrat. Les dangers, les risques de maladie, la crasse et la faim suffisent comme soucis.

Texte 24

Guy Goffette, extrait de *Journal de l'imitateur*

Mercredi 22 février 1989

Premier contact avec l'œuvre de Thomas Bernhard : peu encourageant.

Dans le bibliobus, je n'ai pas eu à chercher comme je le fais d'habitude, ni à jouer des coudes : j'étais cette fois encore l'unique lecteur et il n'y avait qu'un livre de Bernhard disponible : *L'imitateur*. Tout ce que j'avais pu glaner sur l'auteur dans la presse assurait d'avance mon plaisir, inutile de m'encombrer les bras avec la douzaine de volumes que j'emprunte chaque mois et rapporte aussi régulièrement sans les avoir lus.

Il me faut avouer que je trouve ici rarement chaussure à mon pied, pourtant je ne puis m'empêcher d'y revenir, malgré les milliers de livres qui garnissent ma bibliothèque, s'empilent sur le tapis autour de la table et le long des murs, et dont je n'ai pas dû parcourir plus de la moitié, relisant sans cesse les mêmes opuscules écornés, à la tranche poisseuse, où je marche d'un pas sûr et comme en sifflotant, presque main dans la main avec l'auteur, camarade lointain et souvent oublié des bibliothèques publiques : Limbour, Galet, Larbaud, Cingria, Vialatte, Follain, j'en passe, poètes obscurs, écrivains mineurs, dit-on, qui rejoignent tranquillement les «grands», les connus, au bout du terrain vague de l'analphabétisme médiatique. Là, on se retrouve entre amis, on joue aux cartes en riant parce que les dés sont pipés et qu'on le sait, que le ciel est bleu, le soleil jaune, l'herbe verte comme dans les dessins des enfants qui ont tout perdu en allant à l'école, qui le savent et se contrefont pour le plaisir de confondre les «maîtres», passons. Je ne puis m'empêcher, disais-je, d'y retourner, chaque premier mercredi du mois, de traverser la petite place déserte à cette heure de l'après-midi où la plupart achèvent leur digestion devant le téléviseur, et d'entrer dans cette grosse haleine jaune échouée à deux pas du cimetière où tant déjà reposent qui n'ont jamais ouvert un livre.

Aujourd'hui, ce petit volume blanc, à couverture renforcée, pèse entre mes doigts le juste poids d'un désir longuement différé et je l'emporte en le serrant contre moi, sous le regard interdit de la jeune bibliothécaire dont la bouche reste un peu tordue par une question qui n'a pas trouvé ses mots.

Guy Goffette, *Journal de l'Imitateur*, 2006

Texte 25

Charles Bertin, extrait de *Journal d'un crime*

22 septembre.

Quand le timbre de la porte d'entrée retentit ce matin à sept heures, je sus qu'Elio était mort.

Je croisai Fernand dans l'escalier. Il me tendit une convocation: un certain commissaire Parodi m'invitait à me rendre d'urgence à la Préfecture.

Je m'habillai en hâte, m'efforçant d'imaginer mille prétextes à cette convocation insolite. Mais sans cesse, le visage d'Elio m'apparaissait : je revoyais ce regard tendu, plein d'interrogation et de perplexité, ces lèvres fines et tristes qui se refermaient sur leur secret.

J'arrivai à la Préfecture bien avant neuf heures. On me fit attendre dans un couloir où flottait une odeur de moisissure et de poussière. Enfin, je fus introduit dans un bureau très petit, encombré d'armoires et de dossiers. Derrière une table, dans l'ombre, un personnage était assis. Il se leva à mon entrée, me tendit la main en se présentant :

— Commissaire Parodi.

Je vis un homme grand, un visage mince et dur aux cheveux gris, des yeux où flottait une sorte de feu lointain. Il me désigna un siège.

— Je vous ai dérangé pour une affaire désagréable, monsieur Saint-Pons.

Il prit un temps, sans cesser de me regarder. Reconnaissez-vous ceci ?

Sa main plongea dans un tiroir, et en ressortit, tenant un petit carton que je reconnus aussitôt. C'était ma carte de visite, la carte que j'avais donnée à Elio. Elle était délavée et presque illisible, comme si elle avait séjourné dans l'eau. Je m'entendis demander:

— Où l'avez-vous trouvée?

— Dans la poche d'un noyé.

Je m'étais levé sans attendre la réponse. Les mots du commissaire étaient exactement ceux que je redoutais. Je m'approchai de la fenêtre. À travers la vitre sale, j'apercevais un bout de toit, sur lequel un pigeon se posait doucement.

— Comment s'appelle cet homme?

Parodi me regarda avec curiosité.

— J'espérais que vous alliez me l'apprendre. Nous n'avons retrouvé sur lui que cette carte. Il n'avait ni papier d'identité, ni argent...

— Quand l'avez-vous découvert?

— Cette nuit. Des bateliers ont repêché son corps dans la Seine, du côté de Saint-Cloud...

Le commissaire détourna les yeux.

— J'attends les résultats de l'autopsie.

Je me rassis. Il me tendit une cigarette.

— Et maintenant, je voudrais que vous me racontiez ce que vous savez. Vous connaissiez cet homme?

— Oui.

— Il était de vos amis?

— Oui.

— Je vous écoute.

L'absurdité de ma situation me sauta aux yeux. Qu'allais-je dire à Parodi'? Je ne savais rien d'Elio. Absolument rien. Sa détresse m'avait bouleversé et, si brève qu'eût été notre rencontre, je l'avais aimé. Mais aux yeux de la société, cette connivence était dépourvue de signification. Ce passant, dont je venais d'affirmer, dans un consentement de toute mon âme, qu'il avait été mon ami, pouvais-je avouer que j'ignorais son nom, son métier, son domicile ?

Je pris le parti désespéré de dire simplement la vérité.

— Je l'ai rencontré avant-hier soir pour la première fois.

Le commissaire ne manifesta pas la moindre surprise.

Charles Bertin, *Journal d'un crime*, 1961

Texte 26

Charles Bertin, extrait de *Journal d'un crime*

Même jour.[24 septembre]

J'ai relu tout ce cahier.

Pourquoi l'ai-je acheté avant-hier, en rentrant de la Préfecture, dans une papeterie de la rue Henri-Martin ? Pourquoi, chaque jour, viens-je y noter ces pensées, ces questions qui ne reçoivent pas de réponse? Pourquoi cette sensation d'attente, cette angoisse devant un événement inconnu, ce pressentiment d'une présence invisible?

N'était-il pas assez beau de n'être rien, de le savoir, et de n'en pas souffrir?

[...]

17 novembre.

Je ne suis guère capable d'écrire aujourd'hui. J'en éprouve une vague tristesse, et comme le sentiment d'un devoir inaccompli.

Quand je suis sur cette pente, c'est toujours l'image de mon père qui s'impose à moi. J'ai peu parlé de lui dans ce cahier. Pourtant, sans son exemple, je ne l'aurais sans doute jamais écrit.

Je garde le souvenir d'un homme grand, maigre, portant lorgnon, et sanglé, hiver comme été, dans une longue redingote noire qui lui donnait l'aspect d'un échassier solennel et prophétique. Il me traitait avec une extrême générosité, mais sans tendresse, apportant aux soins de mon éducation, la même attention scrupuleuse et détachée qu'il eût accordée à la conclusion d'une affaire. Un jour que j'avais contrefait sa signature sur un bulletin de classe, il me corrigea avec une terrible sévérité, mais l'idée lui vint rarement de m'interroger sur mes progrès.

Il vivait avec ma mère sur le pied d'une intimité pudique, qui paraissait mystérieuse à l'enfant que j'étais. Après tant d'années, je me souviens encore des soirs dans notre salon de Bray-Dunes et de la musique de leurs silences...

À la mort de ma mère, je le vis changer d'un jour à l'autre, comme un paysage dont le soleil s'est effacé. Beaucoup, cependant, s'y trompèrent, car, en apparence, il était demeuré le même : le lendemain de l'enterrement, il était présent à la fabrique. Mais j'ai appris, dix ans plus tard, en trouvant un papier oublié entre les pages d'un livre, que cet homme au masque impassible, enfermé dans sa chambre, écrivait tous les soirs de longues lettres d'amour à sa femme morte...

Cette découverte me bouleversa : en m'enseignant le pouvoir apaisant de l'écriture, elle m'apprit aussi qu'on ne pouvait connaître les cœurs.

Je tirai profit de cette double leçon.

C'est depuis cette époque que j'ai regardé les hommes avec d'autres yeux, et que j'ai commencé à tenir registre des événements de mon esprit.

Texte 27

Patricia Clapp, extrait de *Constance*. (c)

Février 1626

Réveillée à la première heure, j'ai tout de suite su que j'étais au jour de mon mariage. Je suis restée un long moment pelotonnée, yeux fermés, serrant pour ainsi dire mon bonheur contre moi. Puis l'imagination m'a fait bondir hors du lit et je suis allée aider Elizabeth à préparer le petit déjeuner. Au sortir de table, nous avons chassé les hommes de la maison et rempli notre plus grand baquet d'eau chaude ; et je me suis soigneusement baignée et lavé les cheveux. Je les faisais sécher devant le feu, vêtue de mes seuls pantalons, chemise et jupon blancs, et aussi de mes nouveaux bas blancs qui me montent au-dessus du genou, quand on a frappé. Mettant ma cape sur moi pour préserver ma pudeur, Elizabeth est allée ouvrir. C'était Minnetuxet. Dans ma joie de la voir, j'ai rejeté la cape et j'ai sauté sur mes pieds, et ce n'est pas avant que je tiens ses deux mains dans les miennes que j'ai remarqué le bébé qu'elle portait, maintenu par une sangle sur son dos dans l'espèce de petit sac à capuchon que les Indiennes utilisent.

— Minnetuxet! Tu as un... papoose ?

— Oui, a-t-elle fait avec un rire timide.

— Laisse-moi le voir! Puis-je le prendre dans mes bras?

Adroitement, elle a fait glisser de ses épaules les lanières de cuir tressé et, posant le sac sur la table, elle en a retiré l'enfant sous nos yeux émerveillés, à Elizabeth et à moi. Puis

elle me l'a mis dans les bras et j'ai pu voir de tout près son petit visage potelé à la peau cuivrée. Ses deux yeux noirs et pensifs m'ont regardée et sa bouche s'est ouverte en cette grimace de travers qui est le sourire si mignon des bébés.

— Il est beau, ai-je dit, et fort !

— Minnetuxet regardait l'enfant avec orgueil.

— Es-tu heureuse, Minnetuxet?

— Tout à fait heureuse.

Elizabeth s'est emparée de l'enfant et l'a emmené là où la petite Deborah jouait, assise par terre. Tandis que les deux enfants s'inspectaient mutuellement d'un œil solennel, j'ai attiré Minnetuxet au coin du feu et nous nous sommes assises.

— Je me marie aujourd'hui. Avec Nicholas Snow.

— Je sais.

— Comment le sais-tu?

— L'homme John Cooke, ton ami. Il l'a envoyé dire à Samoset, mon père. Il a dit que tu voudrais que Minnetuxet le sache.

Je me suis revue au jour où sur la plage, mon cœur affolé me jetait à la rencontre de Nicholas et où John m'avait arrêtée.

— Oui, John est mon ami, ai-je dit. Et je ne le remercierai jamais assez de t'avoir fait avertir. Tu vas rester à mon mariage?

Minnetuxet ne peut pas rester. La nuit arrive. Bébé doit être en sûreté chez lui. Mais j'ai petit cadeau pour toi.

Fouillant au fond du sac du bébé, elle en a ressorti une chose blanche qu'elle m'a tendue et dans laquelle mes doigts se sont enfoncés en la

prenant. C'était un bonnet de fourrure très joliment fabriqué, avec une fine courroie de cuir blanc pour se l'attacher sous le menton. Je l'ai posé contre ma joue.

— Oh, Minnetuxet ! C'est si beau ! Mais... de la fourrure blanche ! C'est certainement du renard... je n'en ai jamais vu de blanc.

— L'homme de Minnetuxet va chasser loin au nord. Il rapporte ceci pour toi.

J'ai enfoncé le bonnet sur mes cheveux presque secs, il s'ajustait à merveille.

— Si seulement je pouvais me voir ! ai-je crié. Mère, est-ce qu'il me va bien ?

— Il vous va en tout point comme vous pouvez souhaiter qu'il vous aille, a répondu Elizabeth avec un sourire.

Puis, alors qu'il ne me semblait pas s'être écoulé plus d'une minute depuis son arrivée, Minnetuxet a annoncé qu'il lui fallait partir.

— Tu reviendras ?

— Quand Constance aura bébé, Minnetuxet reviendra.

Ridiculement, j'ai rougi.

— Comment le sauras-tu ?

— Constance pas peur. Minnetuxet saura.

J'étais persuadée qu'elle le saurait !

Elizabeth et moi avons passé le restant du jour à préparer le repas de noce, à faire le ménage, à pousser la longue table contre le mur pour faire de la place aux invités et à divers autres préparatifs.

A la fin de l'après-midi, quand le crépuscule hivernal a assombri le ciel et que les hommes sont rentrés du travail, j'ai enfilé ma robe, mis un beau fichu de dentelle qu'Elizabeth m'a fait, et soigneusement roulé mes cheveux dans le bonnet de fourrure blanche.

Giles, raide et cérémonieux, m'a

aidée à mettre ma cape - attention qu'il n'avait jamais dû avoir pour personne. Il a pris le bras d'Elizabeth qui portait Deborah, tandis que je glissais le mien sous celui de Père. Caleb et les deux Ted à notre suite, nous avons parcouru la courte distance qui sépare notre maison de celle du gouverneur. Quand la porte de Will Bradford s'est ouverte et que j'ai vu apparaître Nicholas, il a fallu que je fasse effort pour ne pas courir à lui et lui sauter au cou, et pour pouvoir traverser la pièce d'un pas décent, tout en répondant aux paroles de bienvenue que m'adressaient John, Prissy, Alice Bradford et le gouverneur.

Puis Nicholas et moi avons été placés côte à côte et main dans la main et, dans une sorte d'hébétude, j'ai entendu la voix grave et placide de Will Bradford prononcer les quelques mots simples à quoi se résume la cérémonie du mariage à Plymouth.

Après ce qui m'a semblé à peine quelques minutes, nous étions de retour à la maison où tout le monde se rassemblait devant notre table, et Père versait à la ronde des chopes de bière et de vin, et Elizabeth et Prissy distribuaient un tas de bonnes choses à manger. Ted Dotey a sorti sa flûte et a commencé à jouer un air guilleret. Les Cooke sont entrés, puis les Winslow, puis les Brewster - et tout à coup, à ma stupeur, j'ai vu apparaître au-dessus des autres têtes la tête rousse de Stephen Deane et la surprise a failli m'arracher un cri.

Nicholas m'a chuchoté à l'oreille :

— C'est moi qui l'ai invité. J'espère que cela ne vous déplaît pas.

Sachant que ma voix serait couverte par les exclamations et les appels joyeux de l'assemblée, j'ai fait non de la tête. Et puis, quelques instants plus tard, j'ai vu Stephen qui

dansait avec la ravissante Jane Cooke et quand son regard a rencontré le mien par-dessus l'épaule et la chevelure noire de sa cavalière, il m'a adressé un clin d'œil et une grimace diabolique qui m'ont fait éclater de rire malgré moi.

Stephen s'est mis à rire aussi à l'autre bout de la pièce, et il faut croire qu'un rire partagé est un remède à bien des maux.

Et puis, plus tard, Nicholas m'entourait de ma cape et Elizabeth me faisait un baiser sur la joue, et Père faisait entendre l'étrange petite toux caverneuse qui prouve qu'il est ému; et lui aussi m'embrassait, laissant ensuite la place à Giles – mon frère! – qui me tenait par les deux mains.

— Je sais que je n'ai pas à te souhaiter le bonheur, Constance, puisque tu l'as déjà.

Et Giles a remis mes mains entre les mains de mon mari. Et Nicholas et moi nous sommes vite éclipsés.

Une blancheur légère tournoyait dans la nuit froide.

Il neige !

— C'est bon signe, a dit Nicholas. Car à présent vous êtes une Snow¹⁸, vous aussi.

Il souleva un bord de son épais manteau et glissa un bras autour de mes épaules. Nous avons franchi le portail de chez Père, tourné à gauche en sortant et descendu la rue en passant successivement devant chez les Howland, devant chez le docteur Fuller, devant chez Warren et devant chez les Soule. Puis devant chez Francis et Christiane Eaton. Enfin, nous sommes arrivés chez nous.

Un feu flambait dans l'âtre. Il chauffait l'air en faisant danser des ombres sur les murs de bois ciré. A des crochets pendaient des vêtements de Nicholas et à côté d'eux certains

des miens qui dans ce cadre prenaient un aspect nouveau me procurant une sorte d'émotion. Étaient également suspendus nos pichets, notre poêlon, notre bouilloire, près de notre table de sapin brut entourée de quatre tabourets – les chaises viendraient plus tard.

Et contre le mur, si large qu'il semblait régner en souverain dans la pièce, le lit – notre lit – à côté du coffre que Père avait commandé pour nous à Francis Eaton, lequel est très bon menuisier.

Et aussi la haute armoire, cadeau de John Alden.

Je me suis plantée au centre de la pièce et l'ai embrassée du regard. Je me sentais dans un état de bonheur nonpareil.

Bien que j'eusse suivi jour après jour les progrès de l'installation de notre ménage et que j'eusse moi-même depuis longtemps apporté ici et rangé mes affaires, je comprenais seulement maintenant qu'ici était MA maison – la mienne et celle de Nicholas.

— J'ai une surprise pour vous, a dit Nicholas.

— Il n'y a plus de place dans mon cœur pour aucune nouvelle surprise, ai-je répliqué. Mon cœur va éclater de bonheur.

— Regardez quand même en bas de l'armoire, a dit Nicholas, la mine réjouie.

J'ai couru à l'armoire et, m'agenouillant, ai farfouillé dans les tiroirs du bas. Les quelques draps de mon trousseau étaient là, bien proprement pliés, parfumés de la lavande séchée donnée par Elizabeth. Sur la pile, se trouvait un petit paquet plat. J'ai touché la peau de daim de son enveloppe, et ai tourné la tête vers Nicholas.

— Est-ce la surprise?

— Oui. Ouvrez le paquet.

¹⁸ Snow: jeu de mots, car «snow» signifie neige, en anglais.

Me relevant, j'ai déployé précautionneusement le cuir et j'ai trouvé, miroitant à la lueur du feu, un mince disque d'argent poli, de la largeur de ma paume. J'ai aperçu dedans le reflet d'un coin de l'armoire.

— Nicholas! Un miroir!

— Il fallait bien que tu constates quelle jolie femme j'ai prise pour épouse.

Il m'a conduite par la main près du feu.

— Regarde.

Il a tenu le miroir devant moi et pour la première fois depuis presque sept ans j'ai pu voir distinctement mon propre visage. Ébahie, je l'ai dévoré des yeux. Il était - je dois l'avouer - ravissant: d'un ovale allongé, avec de grands yeux bleu sombre, des pommettes hautes, un nez fin, des lèvres pleines et frémissantes. J'avais peine à croire que ce fût mon image,

je la croyais celle d'une inconnue radieuse. Puis je l'ai examinée plus attentivement et tout à coup j'ai fait volte-face, indignée.

— Nicholas ! J'ai un grain de beauté au menton. Et tu ne me l'as jamais dit!

Il m'a contemplée, bouche ouverte, puis s'est écrié:

— Ça alors ! Je lui fais voir la plus jolie fille du monde et elle lui reproche un grain de beauté au menton !

Il m'a pris le miroir des mains et l'a posé sur la table. Il m'a prise dans ses bras et m'a serrée fort en murmurant, d'une voix imperceptible, soudain grave:

— Ma femme.

Sa tête s'inclina sur la mienne. Juste avant que je ferme les yeux, une bûche s'est affaissée dans la cheminée; et j'ai vu monter clans le conduit une gerbe joyeuse d'étincelles.

Texte 28

Charles Bertin, extrait de *Journal d'un crime*

12 décembre.

Je n'ai guère dormi cette nuit.

Des heures durant, j'ai écouté battre en moi cette chose étrangère, fragile, condamnée: mon cœur...

13 décembre.

Mes forces continuent à décliner.

J'ai grand-peine à absorber la moindre nourriture...

14 décembre.

Le journal de ma vie est terminé.

Je commencerai aujourd'hui ma lettre à Gassinourt.

Il est temps.

Il mourut sans souffrances par une belle et froide nuit de janvier pleine d'étoiles.

L'infirmière le découvrit au matin, étendu sur le dos, les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée sur son épaule, comme si la mort l'avait surpris pendant son sommeil. Son visage était paisible, et le lit ne révélait aucun désordre.

On trouva, sur sa table de chevet, un épais cahier noir, et une lettre adressée à son avocat, placée en évidence contre la carafe.

Un seul fait paraît étrange: l'infirmière affirma que cette lettre, pourtant terminée depuis plusieurs jours, ne se trouvait point la veille sur cette table...

[la lettre suit]

Texte 29

Guy de Maupassant, extrait de *Le Horla* (b)

10 septembre. — Rouen, hôtel Continental. C'est fait... c'est fait... mais est-il mort ? J'ai l'âme bouleversée de ce que j'ai vu.

Hier donc, le serrurier ayant posé ma persienne et ma porte de fer, j'ai laissé tout ouvert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai senti qu'il était là, et une joie, une joie folle m'a saisi. Je me suis levé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemps pour qu'il ne devinât rien ; puis j'ai ôté mes bottines et mis mes savates avec négligence; puis j'ai fermé ma persienne de fer, et revenant à pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aussi à double tour. Retournant alors vers la fenêtre, je la fixai par un cadenas, dont je mis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il avait peur à son tour, qu'il m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder; je ne cédaï pas, mais m'adossant à la porte, je l'entrebâillai, tout juste assez pour passer, moi, à reculons; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout seul, tout seul. Quelle joie ! Je le tenais ! Alors, je descendis, en courant; je pris dans mon salon, sous ma chambre, mes deux lampes et je renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout; puis j'y mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à double tour, la grande porte d'entrée.

Et j'allai me cacher au fond de mon jardin, dans un massif de lauriers. Comme ce fut long! comme ce fut long! Tout était noir, muet, immobile; pas un souffle d'air, pas une étoile, des

montagnes de nuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur mon âme si lourds, si lourds.

Je regardais ma maison, et j'attendais. Comme ce fut long! Je croyais déjà que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'avait éteint, Lui, quand une des fenêtres d'en bas creva sous la poussée de l'incendie, et une flamme, une grande flamme rouge et jaune, longue, molle, caressante, monta le long du mur blanc et le baisa jusqu'au toit. Une lueur courut dans les arbres, dans les branches, dans les feuilles, et un frisson, un frisson de peur aussi. Les oiseaux se réveillaient; un chien se mit à hurler ; il me sembla que le jour se levait! Deux autres fenêtres éclatèrent aussitôt, et je vis que tout le bas de ma demeure n'était plus qu'un effrayant brasier. Mais un cri, un cri horrible, suraigu, déchirant, un cri de femme passa dans la nuit, et deux mansardes s'ouvrirent! J'avais oublié mes domestiques! Je vis leurs faces affolées, et leurs bras qui s'agitaient !...

Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurlant: «Au secours ! au secours, au feu! au feu!» Je rencontraï des gens qui s'en venaient déjà et je retournai avec eux, pour voir!

La maison, maintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magnifique, un bûcher monstrueux, éclairant toute la terre, un bûcher où brûlaient des hommes, et où il brûlait aussi, Lui, Lui, mon prisonnier, l'Être nouveau, le nouveau maître, le Horla!

Soudain le toit tout entier s'engloutit entre les murs, et un volcan de flammes jaillit jusqu'au ciel. Par toutes les fenêtres ouvertes sur la fournaise, je voyais la cuve de feu, et je pensais qu'il

était là, dans ce four, mort...

« Mort ? Peut-être ?... Son corps ? son corps que le jour traversait n'était-il pas indestructible par les moyens qui tuent les nôtres ?

« S'il n'était pas mort?... seul peut-être le temps a pris sur l'Être Invisible et Redoutable. Pourquoi ce corps transparent, ce corps inconnaissable, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre, lui aussi, les maux, les blessures, les infirmités, la destruction prématurée ?

« La destruction prématurée ? toute

l'épouvante humaine vient d'elle! Après l'homme, le Horla. — Après celui qui peut mourir tous les jours, à toutes les heures, à toutes les minutes, par tous les accidents, est venu celui qui ne doit mourir qu'à son jour, à son heure, à sa minute, parce qu'il a touché la limite de son existence!

« Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va donc falloir que je me tue, moi !... »

Texte 30

Victor Hugo, extrait de *Le dernier jour d'un condamné*

XLIX

Un juge, un commissaire, un magistrat, je ne sais de quelle espèce, vient de venir. Je lui ai demandé ma grâce en joignant les deux mains et en me traînant sur les deux genoux. Il m'a répondu, en souriant fatalement, si c'est là tout ce que j'avais à lui dire.

– Ma grâce ! ma grâce ! ai-je répété, ou, par pitié, cinq minutes encore !

Qui sait? elle viendra peut-être! Cela est si horrible, à mon âge, de mourir ainsi ! Des grâces qui arrivent au dernier moment, on l'a vu souvent. Et à qui fera-t-on grâce, monsieur, si ce n'est à moi?

Cet exécrationnable bourreau! il s'est approché du juge pour lui dire que l'exécution devait être faite à une certaine heure, que cette heure approchait, qu'il était responsable, que d'ailleurs il pleut, et que cela risque de se rouiller.

– Eh, par pitié ! une minute pour attendre ma grâce ! ou je me défends ! je mords !

Le juge et le bourreau sont sortis. Je suis seul. – Seul avec deux gendarmes.

Oh ! l'horrible peuple avec ses cris d'hyène ! – Qui sait si je ne lui échapperai pas? si je ne serai pas sauvé? si ma grâce?... Il est impossible qu'on ne me fasse pas grâce !

Ah! les misérables ! il me semble qu'on monte l'escalier...

QUATRE HEURES